

<b>Zeitschrift:</b>	Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires
<b>Herausgeber:</b>	Empirische Kulturwissenschaft Schweiz
<b>Band:</b>	15 (1911)
<b>Artikel:</b>	Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois
<b>Autor:</b>	Rossat, Arthur
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-111327">https://doi.org/10.5169/seals-111327</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les « Fôles »,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois  
par ARTHUR ROSSAT (Bâle)

Le Jura bernois catholique possède des récits particuliers, appelés *fôl* (*fôles*),<sup>1)</sup> qui sont l'équivalent des contes fantastiques dont on a bercé notre enfance, histoires merveilleuses uniquement destinées, dans l'esprit du narrateur, à égayer son auditoire. Bien différentes en cela de la *fable* ou *apologue* qui se propose avant tout de moraliser, les *fôles* n'ont aucune portée morale, et ce serait une erreur, à mon avis, que de vouloir y chercher la moindre intention didactique. J'ai eu bien des fois l'occasion de le constater: le conteur des fôles n'a d'autre but que de divertir son public; ce sont des histoires pour amuser.

Il ne faut pas confondre la fôle avec les *légendes religieuses* ou *sacrées*, dont par exemple M. Quiquerez et après lui M. l'abbé Daucourt ont publié un certain nombre, ni même avec les *farces*, les histoires comiques ou burlesques, fort répandues, et que la malice populaire se plaît à attribuer à certaines localités. Dans tous les pays, il est un village privilégié (!)<sup>2)</sup> contre lequel sont dirigés tous les brocards possibles et où doivent s'être passées toutes les niaiseries, les extravagances et les balourdises imaginables.<sup>3)</sup> Les fôles se distinguent nettement de ces deux genres: à la vérité, elles renferment souvent des passages comiques, burlesques même; mais l'élément *merveilleux*, *surnaturel* y domine toujours. Les conteurs de fôles savent fort bien faire la différence entre ces divers genres, et ils ne donneront jamais à des légendes, ou à des farces le nom de fôles.

---

<sup>1)</sup> Je me permets ce néologisme pour simplifier et éviter des expressions comme: contes fantastiques, contes merveilleux. — <sup>2)</sup> Dans le Jura catholique, ce bienheureux village est *Bonfol*, en patois *bôfô*, nom prédestiné puisqu'il peut signifier: *Bon fou*. Les gens de Bonfol portent le sobriquet de: *lê bâ = les crapauds*, à cause des étangs qui entourent le village. — <sup>3)</sup> Un écrivain jurassien, M. A. Biétrix a donné toute une collection de ces farces dans « *Lai Lattro de Bonfô* » = *La Lettre de Bonfol*. (Manuscrit de la Biblioth. de l'Ecole Cantonale de Porrentruy, 1880, renfermant 24 histoires patoises.)

Ce mot de *fôl* dérive du latin *fabula*<sup>4)</sup> et ne se rencontre que rarement dans les patois français; je l'ai cependant trouvé dans le Glossaire des *Noëls bourguignons* de La Monnoye (*faule* = fable). Plusieurs villages du Jura bernois distinguent nettement entre *fôl* et *fabyə*.<sup>5)</sup> Le Dictionnaire de *Guélat*<sup>6)</sup> nous donne les deux mots patois: *fabyə* = *fable*, et *fôl* = *bali-verne, fable*. Par contre d'autres localités ne connaissent qu'une seule de ces deux expressions; le *Dictionnaire de Biétrix*<sup>7)</sup> n'a que *fôl* = *fable*.

Enfin dans bien des endroits, le peuple, ignorant l'origine et le sens précis de *fôl*, l'a rapproché d'un mot plus connu et confondu avec *fôliə* = *folie*<sup>8)</sup>; il prend alors fôle dans le même sens et dit indifféremment: *dir de fôl*, ou *dir dê fôliə* = dire des « contes bleus », des sornettes.<sup>9)</sup>

Les fôles ont été très populaires autrefois dans le Jura catholique, et les plus vieilles personnes m'affirment que « *dê l'bô vèyə tâ* », dans le bon vieux temps, elles se redisaient à toutes les veillées, où elles obtenaient toujours le plus franc succès de rire. De nos jours, le peuple ne les raconte plus guère, pas plus qu'il ne chante nos belles chansons patoises; c'est à peine si, par ci par là, on a la bonne fortune de trouver un vieillard qui se rappelle encore, mais vaguement, quelques fragments de ces vieux récits, presque disparus.

Bien qu'il soit difficile, pour ne pas dire impossible, de leur assigner une date quelque peu précise, les fôles doivent remonter assez loin en arrière, si j'en crois le témoignage de mes vieux sujets; en effet ils les tenaient tous d'anciens conteurs, ou bien de leur grand-père ou de leur grand'mère, qui, à leur tour, les avaient apprises vraisemblablement de la même manière.

<sup>4)</sup> Cf. l'italien *favola* = storiella, apolo, et *fola*, vx. ital. *faula* = storiella fantastica, senza scopi educativi; c'est exactement la définition de notre *fôl*; — prov.: *faula*. (Cf. Körting, Lat.-rom. Wbuch., article *fabula*).

— <sup>5)</sup> Dans notre patois, *fâb(u)la* = *fabyə* ou *fâbl*; mais *fâ(b)ula* = *fôl*. Cf. *tâb(u)la* = *tâbyə*, *têbyə* (vx. patois); *tâ(b)la* = *tâl*, et. *tâ(b)ula* = *tôl*, frç. *tôle*. — <sup>6)</sup> Manuscrit de l'Ecole cantonale de Porrentruy. — <sup>7)</sup> id. —

<sup>8)</sup> Le mot *fôl* n'est pas, comme on pourrait aussi le supposer, le fém. de *fô* = *fou*. Cette forme là n'existe pas dans notre patois; le fém. de *fô* est *dôb*: *ël ā fô* = *il est fou*; *i ā dôb* = *elle est folle*. [Cf. ARCH. VI p. 162, note 4.] — <sup>9)</sup> Cf. J. Surdez: *Piera Péquignat*, p. 11: *lè djâ k' rkôtèn stô fôl* = *les gens qui racontèrent cette plaisanterie*. Cf. aussi p. 13, etc.

Les fôles, cela va sans dire, n'ont jamais été écrites; elles se sont transmises uniquement par la *tradition orale*. C'est surtout à ce point de vue qu'elles méritent de fixer notre attention: nous avons là, prise sur le vif, l'authentique tradition populaire.

Il est bien évident que la personnalité et le tempérament du conteur sont pour beaucoup dans le succès d'une fôle. En apprenant un récit et en le répétant à son tour, il est tout naturellement frappé par certains détails, certains mots typiques, certaines tournures originales qu'il conserve intactes et pour jamais dans sa mémoire; mais cela ne l'empêche pas, à son tour, de modifier, d'arranger, de transformer, de développer ou d'amplifier le conte au gré de son imagination. Ainsi je sais pertinemment de mon sujet Joseph Juillerat, un renommé conteur de fôles, que c'est lui qui a choisi *Bâle* comme scène de tous ses récits, sans s'inquiéter des impossibilités pouvant résulter de ce choix (le berger devenant *roi de Bâle!*) En ce faisant, il se conformait simplement à une antique coutume de son village. «s'ā bī xür, m'expliquait-il, k' sōli s' n'ā p' pēsē  
ë bēl; mē, k'ās k'vō vlē! txiø nō, tō s'k'ëriū dīx, s'ā ëdë ë bēl!  
= *C'est bien sûr que cela ne s'est pas passé à Bâle; mais, qu'est-ce que vous voulez! chez nous, tout ce qui arrive ainsi, c'est toujours à Bâle!*

Cela n'empêche pas qu'une fois que le narrateur a donné à son récit sa forme définitive, il le répète dès lors presque mot à mot, sans variantes appréciables. Il le *récite* sans se tromper et, chose à noter, sans aucune défaillance de mémoire, quelle que puisse être la longueur de la fôle. C'est ce que j'ai retrouvé chez tous mes sujets. J'ai entendu, par exemple, le vieux Pierre Caillet, d'Alle, raconter deux fois de suite la fôle de *Jean de l'Ours*, d'abord à l'auberge devant un auditoire, puis plus tard chez lui, quand il me l'a dictée: c'était absolument identique, sans une seconde d'hésitation, quoiqu'il y ait pourtant une grande différence entre raconter et dicter.<sup>10)</sup> Que ne puis-je reproduire aussi l'entrain, la belle humeur, la malice, le brio du conteur! Et les éclats de rire des auditeurs aux passages amusants, et l'attention aux moments pathétiques! C'était vraiment une scène du plus haut intérêt. Tous ceux qui ont

<sup>10)</sup> Feu Joseph Juillerat m'a dicté, *trois heures et demie* durant, sans chercher une seule fois un mot ou une phrase, la fôle du *petit Bâlois*.

eu le plaisir de connaître le vieux Pierre se rappelleront long-temps encore ce petit homme au regard vif, pétillant et spirituel, qui était le boute-en-train de toutes les soirées du village.

Dans cette étude, je présenterai à mes lecteurs douze fôles, dont sept que j'ai recueillies pendant mes tournées dans le Jura, et notées directement de la bouche du narrateur. Les cinq autres m'ont été obligamment communiquées par M. *Jules Surdez*, instituteur à Saignelégier, un infatigable et distingué patoisant auquel notre littérature dialectale jurassienne est redévable de fort belles œuvres poétiques et de fructueuses recherches.<sup>11)</sup> Qu'il me permette de lui adresser ici mes vifs remerciements et l'expression de ma sincère gratitude pour l'empressement et l'amabilité avec lesquels il a mis ses matériaux à ma disposition.

On se rendra compte au premier coup d'œil que ces fôles ne sont pas des récits *originaux*, composés directement en patois, mais que ce ne sont que de simples traductions et adaptations de contes français connus et répandus au loin. (Sous ce rapport, la fôle de *Jean de l'Ours*<sup>12)</sup> est typique.) Mais cela n'enlève rien à leur très réelle valeur; car l'on peut faire, à propos de ces fôles, la même observation que pour les fables de La Fontaine, imitées elles aussi d'auteurs latins, grecs ou hindous: nos fôles sont des reproductions de modèles français; mais le conteur s'est si bien approprié et assimilé sa matière, son adaptation patoise est si naturelle, si coulante, si aisée qu'il a vraiment fait du type primitif quelque chose de personnel et d'original; il en a tiré un récit à l'usage du peuple; le patois s'y meut à l'aise, se sent « à la maison », y parle sa vraie langue, sans apprêt ni recherche.<sup>13)</sup> Sortant directement et spontanément de la tradition orale, nos fôles, avec leur allure si franche, si alerte, si familière, ont plus que d'autres produits populaires un pénétrant parfum de terroir; elles offrent par conséquent un sujet d'étude des plus attrayants, et

<sup>11)</sup> M. Surdez est l'auteur d'une tragédie en 3 actes: *Es baichattes (= aux jeunes filles)*, Porrentruy 1902, et d'un drame en 4 actes: *Piera Péquigant*, 1906, qui sont de précieux monuments pour l'étude du patois jurassien. — <sup>12)</sup> Cf. *Mistral*: Mém. et récits, p. 199: « Il (le cousin Tourrette) savait tous les contes plus ou moins croustilleux qui, d'une bouche à l'autre, se transmettent dans le peuple, tels que: *Jean de la Vache*, . . . *Jean de l'Ours*, etc. » — <sup>13)</sup> Voir aussi le N° V: *La fôle du vieux cheval*, amplification très caractéristique du conte de Grimm: *Die Bremer Stadtmusikanten*.

méritent de retenir un moment la bienveillante attention des lecteurs de nos *Archives*.

Quelques-uns de ces récits pourront paraître trop libres ou trop inconvenants. Je ne saurais assez répéter qu'en *patois* ces crudités de langage, ces grossièretés n'ont pas la même portée qu'en français; au surplus, je renvoie le lecteur à ce que je disais *Arch. XIII* p. 46 (Cf. *Arch. VI* p. 1), à propos de proverbes ou dictons obscènes.

J'espère toujours arriver à compléter ma collection de fôles et à en recueillir encore un certain nombre qui existent bien certainement (p. ex. celle du *ptɛ püəsă* = *Petit Poucet*), mais que je n'ai pas encore eu l'occasion de noter. Il me sera facile, cas échéant, d'ajouter un supplément à la présente étude.

I. *lɛ fɔl dī rüdjø kərtxă*      La fôle du Rouge-Crochet.

Chose curieuse, tout le monde parle de cette fôle, mais personne ne sait plus exactement ce que c'est, et n'est en état de la raconter. A en juger d'après les renseignements passablement contradictoires que j'ai pu rassembler à ce sujet, il a dû exister autrefois une histoire, maintenant perdue, d'un individu qui, en possession d'un *rüdj kərtxă* = *crochet rouge*, faisait toutes sortes de farces aux gens. La tradition populaire ne connaît plus le récit lui-même; ce fait m'a été confirmé par plus de cent témoignages; seulement, le nom est resté et a donné naissance à plusieurs expressions encore usitées de nos jours. Par exemple, quand deux individus discutent longuement sans pouvoir se séparer et n'en finissent pas de s'accompagner jusque devant leur porte, on dit d'eux: *ɛ s' rækötā lɛ fɔl dī rüdj kərtxă* = *ils se racontent la fôle du Rouge-Crochet*. On le dit aussi d'un long récit embrouillé, obscur, dont on ne sort pas: *s'ā lɛ fɔl dī rüdj kərtxă*; le français populaire dit même: *Ah! bah, on n'y comprend rien; c'est l'histoire du Rouge-Crochet!*

Donc *histoire longue et embrouillée*, comme les tours compliqués et innombrables que jouait le *Rouge-Crochet*.

D'autres personnes croient que cette fôle a dû être une de ces « *bringues* » populaires qui se recommencent indéfiniment, comme la fameuse histoire: « Dans les forêts de la Calabre, des

brigands habitaient. Pietro était leur chef; leur chef était Pietro, etc. »

Une autre idée que comporte cette fôle est celle de *farce* à jouer à quelqu'un, l'idée « *d'attrape* ». Et voici alors comment cette attrape se pratique. On demande à une personne:

- Faut-il te raconter la fôle du R.-C.?
- Si tu veux.
- On ne dit pas: Si tu veux.
- Comment!
- On ne dit pas: Comment.
- Mais ...
- On ne dit pas: Mais! Etc.

On voit que la farce consiste à répéter, à chaque mot de son interlocuteur: *On ne dit pas...* ce qu'il vient de dire.

Voici enfin une autre variante de cette fôle; je cite quelques lignes de M<sup>me</sup> Virginie Beureux-Jubin, à Fahy:

« Vous m'avez fait sourire en me demandant des renseignements sur la fôle du Rouge Crochet. J'en ai conservé dans la mémoire deux phrases de mes « anciens »; ils la disaient encore assez souvent, mais en patois; comme ceci:

Le premier disait:

s'ā st' ān, s'ā stə fān,  
s'ā st' āfē k'mōtī  
lē rūätät txīø flīpă;  
ę n'ęvī rā k'ęn  
txās pō lē trā.

C'est cet homme, c'est cette femme,  
c'est cet enfant qui montaient  
la petite ruelle chez le petit Philippe;  
ils n'avaient rien qu'un  
bas pour les trois.

Un autre reprenait:

nyā! s'ā st'āfē  
s'ā stə fān ę pō st' ān kə  
dēxādī lē rūätät txīø  
flīpă; ę n'ęvī rā k'ęn txās  
pō lē trā.

Non! c'est cet enfant,  
c'est cette femme et puis cet homme  
qui descendaient la petite ruelle chez  
le petit Philippe; ils n'avaient rien  
qu'un bas pour les trois.

On dit cela autant de fois qu'on veut et aussi vite que possible, pour voir celui qui a la langue la mieux déliée. »

Voilà tout ce que j'ai pu obtenir de certain sur cette fôle qui, je le répète, a dû être extrêmement répandue, mais qui maintenant est sortie de la mémoire du peuple.

II. lę fōl dī txerbōnā ḥ pōe d'lę  
rētāt.

1. ḥ y' ḥvę ḥn fwă ī txerbōnā<sup>14)</sup>  
ḥ pōe ḥn rētāt<sup>15)</sup> k' ḥlī prōmuq. ḥ  
trōvęn ḥn ḥrvīər<sup>16)</sup> a fō dē Xō kāxpę<sup>17)</sup>  
lę rētāt l'ęrę bī pēsę, mē l' txerbōnā  
dē n'n'ě!<sup>18)</sup>

2. lę rētāt pēsę ḥ pōe bōtę ḥn  
bōtx d' ḥetrē<sup>19)</sup> pō l' txerbōnā; mē  
tXę ḥ fę a mwātā, lę bōtx brōlę ḥ  
pōe ḥ txwayę dēl'āv a fəzē: tīmmmm!<sup>20)</sup>

lę rētāt ryę tē k' sę pēsät krāvę.

3. ḥl s'ān-ǎlę vā l' krəvājīə pō  
ḥvwă ī pwēsō<sup>21)</sup> pō rkūdr sę pēsät.

lę krəvājīə lę rāvyę vā lę trūę  
pō ḥvwă d'lę sūə<sup>22)</sup> pō bōtę a sō  
pwēsō pō rkūdr lę pēsät d'lę rētāt.

lę trūę lę rāvyę a mōniə pō  
ḥvwă dī krōxō.<sup>23)</sup>

lę mōniə lę rāvyę a txē, pō ḥvwă  
dī byę.

Le fôle de la Braise et (puis)  
de la Souris.

(Patois de Miécourt, Ajoie.)

### 1<sup>re</sup> Version:

1. Il y avait une fois une braise et puis une souris qui allaient [se] promener. Elles trouvèrent une rivière au fond du Clos Gaspard. La souris l'aurait bien passé[e], mais la braise pas du tout!

2. La souris passa et puis mit un fétu de paille pour la braise; mais quand elle fut au milieu, le fétu brûla, et puis elle tomba dans l'eau en faisant: *timmm*!

La souris rit tant que sa panse creva.

3. Elle s'en alla vers le cordonnier pour avoir un poinçon pour recoudre sa (petite) panse.

Le cordonnier la renvoya vers la truie pour avoir de la soie pour mettre à son poinçon pour recoudre la panse de la souris.

La truie la renvoya au meunier pour avoir du son.

La meunier la renvoya au champ pour avoir du blé.

<sup>14)</sup> Ce mot, diminutif de *txerbō* = *charbon*, désigne ici une *braise*. — Dans le temps, lorsque partout encore on cuisait sur *l'ętr*, l'âtre, le foyer, on voyait pendue à côté de l'âtre, une pincette de fer blanc qui servait aux hommes à prendre *î txerbōnā*, un *charbonnet*, une *braise* pour allumer leur pipe. Le *charbonnet* se trouvait toujours sous la cendre. — <sup>15)</sup> La *rētāt* = la souris, diminut. de *ən rēt* = *un rat* ou une *souris*. (Cf. N° III § 1.) *ən t ḥplę-rēt* = *souricière*). Un équivalent du mot *souris* n'existe pas; on a cependant: *î txāvęxrı* (Aj.) ou *txāvęxrı* (Vd.) = la *chauve-souris*. — <sup>16)</sup> Remarquer la prosthèse: *ən-ərvīər*; sans cela on dit: *lę rrīər*. (Cf. § 4: *l'ęrvīər*.) — <sup>17)</sup> Les *Clos Gaspard* est le nom d'un pré à Miécourt. — <sup>18)</sup> Voir N° V, note 36 et 37. — <sup>19)</sup> La *bōtx* = *buchille*, *brin de paille*, *î txępę d'bōtx* = *un chapeau de paille*. *l'ętrē* (*stramen*) = *la paille*, *la littière*. — La *büche de bois*: *lę trōtx* (p. ex.: *lę trōtx d'nā* = *la büche de Noël*: Guélat a aussi *ən ętxęn* = *une büche de bois*. — <sup>20)</sup> C'est une onomatopée destinée à dépeindre le bruit d'un charbon ardent qui tombe dans l'eau et s'éteint en produisant une sorte de sifflement. — <sup>21)</sup> C'est le mot français. Voir dans la version suivante le mot *pwētę*. (§ 2.) — <sup>22)</sup> Le latin *seta* a donné *sūw* (Aj.), *sęw* (Vd.) et *sā* (Val-Terby, Moutier, etc.) Voir ma note *Arch. V*, N° 138, note 4. — <sup>23)</sup> Le mot *krōxō* ou *krəxō* = le son (allemand *Krüsch*).

l̄q byq̄ l̄q rāvyē ā bū̄ p̄q ̄v̄wā d̄ fm̄iē.

l̄q bū̄ l̄q rāvyē ā pr̄e p̄q ̄v̄wā d̄ fw̄ē.

l̄q pr̄e l̄q rāvyē ā l̄r̄v̄iēr p̄q ̄v̄wā d̄ l̄av̄.

4<sup>o</sup> l̄r̄v̄iēr b̄eyē d̄ l̄av̄ ā pr̄e; l̄q pr̄e b̄eyē d̄ fw̄ē ā bū̄; l̄q bū̄ b̄eyē d̄ fm̄iē ā txē; l̄q txē b̄eyē d̄ byq̄ ā mōnīē; l̄q mōnīē b̄eyē d̄ kr̄ōxō ā l̄e tr̄ū̄; l̄q tr̄ū̄ b̄eyē d̄ l̄q s̄ū ā kr̄v̄ājīē; l̄q kr̄v̄ājīē ̄p̄er̄eyē s̄ō pw̄ēsō p̄q rk̄ūdr l̄q p̄es̄at̄ d̄ l̄q r̄et̄at̄. m̄ē ān̄-̄cādē, l̄q r̄et̄at̄ ̄t̄ē kr̄av̄ē.

Le blé la renvoya au boeuf pour avoir du fumier.

Le boeuf la renvoya au pré pour avoir du foin.

Le pré la renvoya à la rivière pour avoir de l'eau.

4. La rivière donna de l'eau au pré; le pré donna du foin au boeuf; le boeuf donna du fumier au champ; le champ donna du blé au meunier; le meunier donna du son à la truie; la truie donna de la soie au cordonnier; le cordonnier (appareilla) prépara son poinçon pour recoudre la panse de la souris. — Mais en attendant, la souris (était) avait crevé.

## 2<sup>de</sup> Version:

1. ̄y'̄ev̄ē ̄en fw̄ā ī tx̄erb̄onā ̄p̄ō ̄en r̄et̄at̄ k' ̄al̄i pr̄om̄n̄ē. ̄y'̄ tr̄ōv̄ēn̄ ̄en ̄r̄v̄iēr ā fō d̄ Z̄ō k̄āxp̄ē. l̄q r̄et̄at̄ l̄r̄ē b̄i p̄es̄ē, m̄ē l̄tx̄erb̄onā d̄ē n̄n̄'̄!

2. ̄fz̄ēn̄ ī p̄ō d̄ēv̄ō ̄en b̄ōtx̄ d̄ētr̄ē. l̄tx̄erb̄onā tx̄w̄āyē dd̄ē. ̄y'̄ fū̄ex k' l̄q r̄et̄at̄ rȳē, s̄ē p̄es̄at̄ t̄āp̄ē.<sup>24)</sup>

l̄tx̄erb̄onā dȳē ā l̄q r̄et̄at̄:

— ̄y'̄ t̄' fā ̄al̄ē vā l̄q kr̄v̄ājīē p̄ō ȳi dm̄ēdē ī pw̄ēt̄ē<sup>25)</sup> p̄ō rk̄ūdr t̄ē p̄es̄at̄.

3. l̄q kr̄v̄ājīē ȳi dȳē: — ̄y'̄ t̄' fā ̄al̄ē vā l̄ p̄ū p̄ō ȳi dm̄ēdē d̄ l̄q s̄ū p̄ō l̄ kr̄v̄ājīē, ̄y'̄ p̄ō l̄ k̄rev̄ājīē v̄v̄ t̄' b̄eyīē ī pw̄ēt̄ē p̄ō rk̄ūdr t̄ē p̄es̄at̄.

4. l̄q p̄ū ȳi dȳē: ̄y'̄ t̄' fā ̄al̄ē vā l̄ mōnīē, ȳi dm̄ēdē d̄i kr̄ōxō p̄ō l̄

1. Il y avait une fois une braise et puis une souris qui allaient [se] promener. Elles trouvèrent une rivière au fond du Clos Gaspard. La souris l'aurait bien passé[e], mais la braise, pas du tout!

2. Elles firent un pont avec un brin de paille. La (charbonnet) braise tomba dedans. A force que la souris rit, sa (petite) panse sauta.

La braise dit à la souris:

— Il te faut aller vers le cordonnier pour lui demander une alène pour recoudre ta panse.

3. Le cordonnier lui dit: — Il te faut aller vers le pore pour lui demander de la soie pour le cordonnier, et puis le cordonnier va te donner une alène pour recoudre ta panse.

4. Le pore lui dit: Il te faut aller vers le meunier, lui demander du son

<sup>24)</sup> Le verbe *tāp̄ē* = *sauter, éclater, crever (platzen)*; c'est le mot employé habituellement (Cf. *Arch. IX* p. 20, note 144). — <sup>25)</sup> Le mot *pw̄ēt̄ē* = 1<sup>o</sup> *alène de cordonnier, poinçon*; 2<sup>o</sup> *ligneul*. C'est le seul sens que donnent Guélat et Biétrix. — Dans cette seconde acceptation, le patois a les deux mots: *lñō* = *fil à ligneul* non encore poissé, et *puc̄t̄ē* = *ligneul enduit de poix*. — Dans notre récit, on pourrait employer aussi bien: *alène que ligneul*; mais comme la 1<sup>re</sup> version parle de *puc̄sō*, il vaut mieux prendre *alène*, surtout qu'il y a *i* et non *d̄i* *pw̄ēt̄ē*.

pūə; ę pč l' pūə t' běyərě d' lě sūə pč l' krěvājīə, ę pč l' kārvājīə t' běyərě ī pwětě pč rküdr tě pěsät.

5. lq<sup>26)</sup> mōnīə yī dyě: ę t' fā ālē tř̄erī d' lāv vā lě rōtx, ę pč l'mōnīə t'běyərě dī krōxō pč l'pūə, ę pč l'pūə t' běyərě d' lě sūə pč l' krěvājīə, ę pč lq krěvājīə t' běyərě ī pwětě pč rküdr tě pěsät.

lě rětāt ę tē rītē k'ēl krāvě.

(M. Edouard Pheulpin, né en 1858, Miécourt, Ajoie.)

### III. Fôl dē pčizē ę dī pūə.

1. ę y'evē ęn fwā dē pčizē k' ęvī tř̄uē ī pūə. ę n' sěvī lěvū lě rētrōpē,<sup>27)</sup> füex lě rět y' ălī rōjyīe<sup>28)</sup> ęprě.

ę l' bōtēn tōt-ěmō l' tř̄uē, ę lě rět rōjyī d' pū běl.

2. ę yī bōtēn yōt txē; ę yī dmwērē pādū.

ę yī bōtēn yōt txī; ę yī dmwērē pādū.

l' vālā tř̄udē ălē lě dēpādr; ę yī dmwērē pādū.

lě sěrvēt tř̄udē ălē dēpādr l'vālā; ęl y dmwērē pādū.

<sup>26)</sup> Miécourt et les villages de la Baroche ont conservé l'article masc. *lq* = *le*; mais on est loin de l'employer d'une manière constante, et il est facile de se convaincre par ce morceau que les gens disent aussi souvent: *l'mōnīə* que *lq mōnīə*. J'ai noté exactement ce qu'on me disait; mais il serait chimérique, à mon avis, de vouloir rechercher dans les formes *lq* et *lə* des vestiges du cas sujet et du cas construit. — <sup>27)</sup> Le verbe *rētrōpē* = *resserrer, remiser, soigner* un objet; p. ex.: *rētrōpē ęn rōb* = *serrer une robe dans une armoire*; ce que notre parler romand rend par le mot: *réduire*. ęl a tā d'nōg *rētrōpē* = *il est temps de nous «réduire», de rentrer à la maison.* — <sup>28)</sup> Guélat et Biétrix donnent *rōdjiə* et *rōjīə* = *ronger*; Biétrix a: *rōjyīə* = *rongeotter*. Le Vâdais dit: *rōjīə* = *ronger*, et *rōjyīə* = *rongeotter*. Cependant en Ajoie on entend aussi: *rōjīə* et *rōjyīə*. *Le loir muscardin* (*Mus avellarius*) s'appelle en patois *lq rětāt rōjyāl* (Porrentruy).

pour le porc; et puis le porc te donnera de la soie pour le cordonnier, et puis le cordonnier te donnera une alène pour recoudre ta panse.

5. Le meunier lui dit: -- Il te faut aller chercher de l'eau à la roche, et puis le meunier te donnera du son pour le porc, et puis le porc te donnera de la soie pour le cordonnier, et puis le cordonnier te donnera une alène pour recoudre ta panse.

La souris a tant couru qu'elle creva.

(M. Edouard Pheulpin, né en 1858, Miécourt, Ajoie.)

### Fôle des Paysans et du Porc. (Patois de Bonfol.)

1. Il y avait une fois des paysans qui avaient tué un porc. Ils ne savaient (là) où le remiser, [à] force [que] les souris y allaient rongeotter après.

Ils le mirent tout en haut la cheminée, et les souris rongeotaient de plus belle.

2. Ils y mirent leur chat; il y demeura pendu.

Ils y mirent leur chien; il y demeura pendu.

Le valet crut aller les dépendre; il y demeura pendu.

La servante crut aller dépendre le valet; elle y demeura pendu[e].

lě děm tžüdě ālē děpādr. lě sěrvět; ěl y dmwěrě pādū.

l' mētr t<sup>χ</sup>üdē älē dēpādr lē dēm:  
ē yī dmwērē pādū.

Ici l'on dit à un des auditeurs:

— tə m' pĕdjən?

— Oui.

3. l' txę́ ḓvę́ trȫ mēdjīə d'lę́; ḃ̄  
txyę́ ā nę̄ d̄i txī.

l' txī txyě ā nē dī vālă.

l' vālă txyě ā nē d'lě sĕrvĕt.

lě sěrvět txyě ā nē d'lě děm.

lě děm txyě ā nē dī xř. <sup>29)</sup>

l'xir k' n' ḫvē pū rā pō txīər,<sup>30)</sup>  
ē txīə ā nē də stū k' m' ē pēdjønē.

La dame crut aller dépendre la servante; elle y demeura pendue[*e*].

Le maître crut aller dépendre la dame ; il y demeura pendu.

— Tu me pardonnes !

— Oui.

3. Le chat avait trop mangé de lard; il chia au nez du chien.

Le chien chia au nez du valet,

Le valet chia au nez de la servante.

**La servante chia au nez de la dame.**

La dame chia au nez du monsieur.

Le monsieur qui n'avait plus rien pour chier, a chié au nez de celui qui m'a pardonné.

Mme Marie Macquat, née en 1840, Bonfol.

(Transcrite par M. Jules Surdez, instituteur, Saignelégier.)

#### IV. lě fōl dī rūdjø pūlā d'ūtre-mō.

## La fôle du Rouge-Poulet d'Ottremont.

(Patois de Miécourt.)

1. ё y' ёвё ён fwā l' rudjə pǔlä<sup>31)</sup>  
d' ūtrəmō<sup>32)</sup> k' s' ãn-ălę ё Xūərímō<sup>33)</sup>  
pō rtXōrī sät-ëtXū k' ã yí dēvę.

1. Il y avait une fois le Rouge-Poulet d'Outremont qui s'en allait à Florimont pour (re)chercher cent écus qu'on lui devait.

tъsѣ є fö x' lѣ krü,<sup>34)</sup> є trѹvѣ ū  
rnѣ k' yи dyѣ: ründjë püla, ründje püla,  
ü t' a vѣ-t'? — i vѣ є xüärimö rüxöri  
më sät-ët xü. — i v' alë<sup>35)</sup> єvö twä.  
— dë ñä,<sup>36)</sup> të vrö söl. — ö n'n'ä!<sup>37)</sup>

Quand il fut sur la Croix, il trouva un renard qui lui dit: Rouge-Poulet, Rouge-Poulet, où t'en vas-tu! — Je vais à Florimont (re)chercher mes cent écus. — Je veux aller avec toi. — Parbleu non, tu [de]viendrais fatigué. — Oh! non pas!

— <sup>29)</sup> Le *xir* = 1<sup>o</sup> le monsieur : *ql ā vni i xir pō rō dmēdē* = il est venu un monsieur pour vous demander ; 2<sup>o</sup> le maître de la maison ; c'est le sens ici. — <sup>30)</sup> Le latin *cacare* = *txiə*, forme que citent Guélat et Biétrix ; *txiər* s'entend plutôt dans le Montaignon. — <sup>31)</sup> Le *rūdj pūlā*, pris ici comme nom propre, est un sobriquet qu'on donne aux gens qui ont les cheveux d'un rouge flamboyant. — C'est aussi le nom vulgaire du *Géranium herbe-à-Robert* (*Geranium robertianum*) dont la médecine populaire fait un si grand usage. — <sup>32)</sup> Outremont, district de Porrentruy, commune de Montmelon, à 2 km. au N-E de St-Ursanne. — <sup>33)</sup> Florimont est à la frontière française, près de Rechésy. — <sup>34)</sup> La Croix, district de Porrentuy, 2 fermes à 3 km. N-O de St-Ursanne. *x'lē kū*, élision pour *xū lē krū*. — <sup>35)</sup> *i v'ālē*, élision fréquente

tχē l' cēn fē ī bū, lō rnē dyē ā  
rūdjē pūlā: ī scē sōl! — fōr-tē ā mō  
tχū, ī t' pōtxrē!

2. tχē ē fōe ā nwābō<sup>38</sup>, ē trōvē ī lū  
k'yī dyē: rūdjē pūlā, rūdjē pūlā, ū  
tā vē-t'? — ī vē ē Xūerimō rtχōri  
mē sāt-ētχū. — ī v'ālē ęvō twā. —  
dē nā, tē vrō sōl. — ȏ n' nā!

ēl-ālēn. tō dī kō, lō lū yī dyē:  
rūdj-pūlā, ī scē sōl! — fōr tā<sup>39</sup> mō  
tχū, ī t' pōtxrē!

3. tχē ē fōe prē d' bōfō, ē trōvē  
īn-ētē k' yī dyē: rūdjē pūlā, rūdjē  
pūlā, ū tā vē t'? — ī vē ē Xūerimō  
rtχōri mē sāt-ētχū. — ī v'ālē ęvō  
twā. — dē nā, tē vrō sōl. — ȏ n' nā!

ēl-ālēn. tō dī kō, l'ētē yī dyē:  
rūdjē pūlā, ī scē sōl! — fōr tā mō  
tχū, ī t' pōtxrē!

4. l' rūdjē pūlā ęrīvē ē Xūerimō.  
tχē lē fān l' vwāyē, ȏl dyē ā sōn-ān:

— rwāši l'rūdjē pūlā kē vī rtχē  
sē sū! l'ān yī dyē:

— ē nō l'fā dēkōbrē<sup>40</sup>) — ȏtā,  
dī lē fān, ī l' vē bōtē kūtxīō ęvō  
nō djrēn; ȏ yī vlā bākē<sup>41</sup>) lēz-ęyē;  
dmē l' mētī,<sup>42)</sup> ȏ vōë ȏtr krāvē.

pour *i vōë ȏlē*. — <sup>36)</sup> *dē nā* = litt. Dieu, non! [Cf. *dē ȏ* (*dē āyē*), ou *pē dē ȏ* (*pē dē āyē*) = *par Dieu oui!*] Pour *non* le patois emploie le mot *nā*. Guélat a bien la forme *nō* et *dē nō* (*Dieu, non*) et Biétrix *dēnō* à côté de *dēnā*; mais *nā* est de beaucoup la forme la plus usitée et la plus répandue. — <sup>37)</sup> *ȏ n' n'ā* = litt. *Oh! ne (non) n'est*; c'est la contre partie de *ȏ xy ā* = *Oh! si est = oh! si fait!* Le Vâdais dit plutôt: *ȏ n' n'ē* (*ȏ xyē*); Biétrix a les deux formes *dē xyā* et *dē xyē*. (Cf. *dē n' n'ē* à Miécourt, Ajoie, note 18.) — Nos patois emploient en outre comme négation: *nāni* = *nenni*, et *n' fē* = *non fait*, contraire de *x'fē* = *si fait* (Cf. Arch. IX p. 30, note 194, et p. 232, note 48). — <sup>38)</sup> Le *Noirbois* est une métairie entre Porrentruy et Courgenay, m'a-t-on dit. — <sup>39)</sup> *fōr-tē ā*; voyez plus bas *fōr tē ā*, sans élision. — <sup>40)</sup> A propos de ce verbe *dēkōbrē* = 1<sup>o</sup> *décombrer, enlever les décombres*; 2<sup>o</sup> *détruire, tuer*, voir ma note Arch. VIII p. 248 N° 66. — <sup>41)</sup> *bākē* = litt. becquer, piquer, frapper du bec. (Cf. Arch. XI p. 43, proverbe N° 398.) — <sup>42)</sup> Le patois dit toujours *dmē l' mētī* = demain *le matin*. Voir ci-dessus § 6: *lō lālēmē l'mētī* = le lendemain *le matin*.

Quand ils eurent fait un bout, le renard dit au R.-P.: Je suis fatigué!

— Fourre-toi (en) dans mon cul, je te porterai.

2. Quand il fut au Noirbois, il trouva un loup qui lui dit: R.-P., R.-P., où t'en vas-tu? — Je vais à Florimont (re)chercher mes cent écus. — Je veux aller avec toi. — Parbleu non, tu [de]viendrais fatigué. — Oh! non pas!

Ils allèrent. Tout à coup, le loup lui dit: R.-P., je suis fatigué! — Fourre-toi (en) dans mon cul, je te porterai.

3. Quand il fut près de Bonfol, il trouva un étang qui lui dit: R.-P., où t'en vas-tu? . . .

Ils allèrent. Tout d'un coup, l'étang lui dit: R.-P., . . .

4. Le Rouge-Poulet arriva à Florimont. Quand la femme le vit, elle dit à son (homme) mari:

— (Re)voici le Rouge-Poulet qui vient (re)chercher ses sous! L'homme lui dit:

— Il nous le faut (décombrer) tuer.

— Attends, dit la femme, je le veux mettre coucher avec nos poules; elles lui veulent piquer les yeux; demain (le) matin, il (veut être) sera crevé.

fœ dĩ, fœ fœ. lẽ djrẽn lq bãkẽn ;  
mẽ lq rüdjø püla dyé :

— rnè, rnè, pè fœ d'mõ tñü, è  
étréyø mæ tq sôsï !

5. lq lãdmë l' mët, lẽ fän fœ bï  
ébabï d'vñø tq sè djrẽn étréyø ; è  
l' rüdjø püla vñtñø ! èl dyé ã sõn-ñn :

— kmä vlä yï nq fñr ?<sup>43)</sup> è yï dyé :  
— ètä, fän, nq l' vlä bqtè dë nqt-  
étal dè rüdjø bët<sup>44)</sup>; i lq vñd dñl-  
yñø<sup>45)</sup>, è lq vlä bøkè<sup>46)</sup> è lq vlä èkrèzè.

fœ dĩ, fœ fœ. tñø l' rüdjø püla  
vwäyø sôli, è dyé :

— lü, lü, pè fœ d' mõ tñü, è ètréyø  
mæ tq sôsï !

6. s' fœ èn èfèr tñø l'ñn vwäyø  
lq lãdemë l' mët tñ sô ètal d'rüdjø  
bët ètréyø !

— ètä, dñ lq fän, i lq vñd xikè<sup>47)</sup> !  
sî swä, i lq vñ fñrè dë nqt fwè; tñø  
è drémirè, i yï vñ fñtr lq fñr !

fœ dĩ, fœ fœ. tñø l' rüdjø  
püla vwäyø lq fñr, è dyé :

— ètè, ètè, pè fœ d'mõ tñü, è  
nayø<sup>48)</sup> mæ tq sôsï !

7. lq fän fœ èpèvñriø<sup>49)</sup>; èl ritè

<sup>43)</sup> Remarquer la construction : *Comment voulons (y) lui nous faire = comment voulons-nous lui faire ?* — <sup>44)</sup> Les *rüdjø bët* désigne les *bêtes à corne* en général, les vaches. — <sup>45)</sup> dñl yñø (deligare) est ajoutot; le Vâdais dit: *dñlwäyñø*. Le simple *ligare* a donné *läyñø* (Aj.) et *lwäyñø* (Vd.) — i *läyñ* = un lien, une jarretière (Aj.); le vâdais dit: *lwäyñr*: *yë pñrjü më lwäyñr* = *j'ai perdu ma jarretière*; Guélat donne *lëyñ* = lien, jarretière. Dans ce sens Biétrix donne: *läyñ d'txas* = jarretière (litt.: lien de bas) — Le *lien* pour les gerbes = èn *røert* (Allem. *Rute*). — <sup>46)</sup> *bøkè* = cosser, frapper des cornes (comme les *boucs*); se dit dans tous les patois romands. — <sup>47)</sup> *xikè* all. (sich) *schicken*; on dit aussi *xitñø* a ici le sens *d'arranger*: ètä pè k'i t'vñ xikè! = attends seulement, (que) je veux t'arranger! (Cf. mes notes Arch. VII p. 243, N° 1 et VIII p. 288, note 85.) — <sup>48)</sup> *nayñø* est ajoutot; le vâdais dit: *nwäyñø*, è *s'nwäyø* = il se noie. — <sup>49)</sup> *èpèvñriø* dérive de *pävñ* (*pavorem*) = peur. Le vâdais a les deux formes: *pävñ* et *pëyñ* (Cf. ci-dessous N° VII § 12, et XI § 2), d'où la verbe *èpèvñriø*. L'adjectif *peureux* = *pävrñ* (Aj.) donné par Guélat et Biétrix, et *pëyørñ* (vâdais); en Ajoie on entend aussi *pëvrñ*.

Fut dit, fut fait. Les poules le piquèrent; mais le R.-P. dit:

— Renard, renard, sors (hors) de mon cul, et étrangle-moi tout ceci!

Le lendemain (le) matin, la femme fut bien ébahie de voir toutes ses poules étranglées; et le Rouge-Poulet vivait! Elle dit à son homme:

— Comment voulons (lui-nous) nous-lui faire? — Il lui dit: — Attends, femme, nous le voulons mettre dans notre étable des (rouges bêtes) vaches; je les veux détacher, et [elles] le veulent corner et [elles] le veulent écraser.

Fut dit fut fait; quand le R.-P. vit cela, il dit:

— Loup, loup, pars (hors) de mon cul, et étrangle-moi tout ceci!

6. Ce fut une affaire quand l'homme vit le lendemain (le) matin toute son écurie de (rouges bêtes) vaches étranglée!

— Attends, dit la femme, je veux l'arranger! Ce soir je le veux fourrer dans notre four; quand il dormira, j'y veux foutre le feu!

Fut dit, fut fait. Quand le R.-P. vit le feu, il dit:

— Etang, étang, pars (hors) de mon cul, et noie-moi tout ceci!

La femme fut épouvantée; elle

éprę sōn-ān, ę pę ę dyęn ā rüdję  
pülä:

« rüdję pülä, rüdję püla, Xō tō tXü!  
nöt t'vlä rbęyīę tę sät-ętXü! »

courut après son mari, et puis ils  
dirent au R.-P.:

« R.-P., R.-P., ferme ton cul!

Nous te voulons redonner tes cent  
écus ! »

[Mme Berthe Pheulpin, buraliste postale, à Miécourt, Ajoie.]

## V. lę fol dı vęyę txvā.<sup>50)</sup>

1. ę y' ęvę ęn fwä dę pętzę k' ęvř  
i vęyę txvā. ę n'ā sęvř pü rä fęr,  
ę ę l' trækęn.<sup>51)</sup>

— xü sō txmī, ę trövę ęn vęyę trüø.  
— v'ā s'te vę,<sup>52)</sup> trüø?  
— i n' sęrō pü fęr d'lętä; nō djä  
m'ě rävīø.  
— böt tə ă mō tXü, i t' püətxrę.

2. ę rälę pü lwę, ę ę trövę i vęyę  
txī.

— v'ā s' tə vę, txī!  
— i n' vā pü rä pö lę mājō; nō  
djä m'ě rävīø.  
— böt tə ă mō tXü, i t' püətxrę.

ęn büsęyät<sup>53)</sup> pü lwę, ę trövę ęn  
vęyę vętx.

— v'ā s' tə vę, vętx!  
— i n' sę<sup>54)</sup> pü fęr d' vę; nō djä  
m'ě trækę.  
— böt tə ă mō tXü, i t' püətxrę.

3. ę rälę i pö pü lwę, ę trövę i  
vęyę bűø.

— v'ā s' tə vę bűø?

## La fôle du Vieux Cheval.

(Patois de Bonfol.)

1. Il y avait une fois des paysans  
qui avaient un vieux cheval. Ils n'en  
savaient plus rien faire, et ils le chas-  
sèrent.

Sur son chemin, il trouva une  
vieille truie.

— Où est-ce [que] tu vas, truie?  
— Je ne [saurais] peux plus faire  
de gorets; nos gens m'ont renvoyée.  
— Mets-toi en mon cul, je te por-  
terai.

2. Il (r)alla plus loin, et il trouva  
un vieux chien.

— Où est-ce [que] tu vas, chien?  
— Je ne vaux plus rien pour la  
maison; nos gens m'ont renvoyé.  
— Mets-toi en mon cul, je te por-  
terai:

Un petit moment plus loin, il trou-  
va une vieille vache.

— Où est-ce [que] tu vas, vache?  
— Je ne (sais) peux plus faire de  
veaux; nos gens m'ont chassée.  
— Mets-toi en mon cul, je te por-  
terai.

3. Il (r)alla un peu plus loin, et  
trouva un vieux boeuf.

— Où est-ce [que] tu vas, bœuf?

<sup>50)</sup> Voir le conte de Grimm: *Die Bremer Stadtmusikanten*. — <sup>51)</sup> Le verbe *trækę* = 1<sup>o</sup> *traquer*: *trækę i rnę* = *traquer un renard*; 2<sup>o</sup> *chasser*: *trækę ęn vętš fę d' l'ętäl* = *chasser une vache (hors) de l'écurie*. — <sup>52)</sup> Elision pour: (*lę*)*vü* ęs kę t' vę = *Où est-ce que tu vas*. La langage populaire dit aussi souvent en français: *Où s'tu vas!* (Cf. Note 104.) — <sup>53)</sup> Diminutif de *ęn büsę* (*pulsata*) = un instant, un moment: ę y'ę ęn büsę k'ęł ę pęsę = *il y a un instant qu'il a passé*. — <sup>54)</sup> Ici i n' sę est employé dans le sens de i n' sęrō = *je ne saurais* = *je ne puis*, très fréquent dans notre patois.

— ī n' sę pü trñqę lę txérñę; nō djä m'ē rävıø.

— böt tə ã mō tꝑü, ī t' püøtxrę.

xü sō txm̄, ę trövę ęn vęyę djrę.

— v'ā s' tə vę, djrę!

— ī n' sę pü fęr d'üę; nō djä m'ē rävıø.

böt tə ã mō tꝑü, ī t' püøtxrę.

4. ī pö pü lwę, ę trövę ī pü.

— v'ā s' tə vę, pü?

— ī n' sę pü txätxiø<sup>55)</sup>; nō djä m'ē träkę.

— böt tə ã mō tꝑü, ī t' püøtxrę. ęn büsęyat ęprę, ę trövę ī txę.

— v'ā s' tə vę txę?

— ī n' sę pü pwär də ręt; nō djä m'ē txisiø.

— böt tə ã mō tꝑü, ī t' püøtxrę.

5. ę trövęn trëtü ī bę txëtę k' ętę vő<sup>56)</sup>. ęl ępëtxnę<sup>57)</sup> ã dę bręgä.

ę bötę lę trüø xü l'femıø, lę txř xü lę püøtx, lę vętx ã l'ëtäl, l'büø ã lę grëdj, lę djrę dę l'swayıä, l'txę dę lę sëdr, l'pü ã tꝑüę<sup>58)</sup>, ę l'txvä ălę ã dyøniø.

6. ã mwätfä d'lę nō, lę bręgä ęri-vęn ã txëtę.

lę trüø, ã lę vwayıä, lę pälsenę<sup>59)</sup>. ę s' s'savęn ę tꝑüdën ălę ã lę püøtx: l' txř lę mörüdję. ę rítęn ã l'ëtäl: lę

— Je ne sais plus traîner la charue; nos gens m'ont renvoyé.

— Mets-toi en mon cul, je te porterai.

Sur son chemin, il trouva une vieille poule.

— Où est-ce [que] tu vas, poule?

— Je ne sais plus faire d'œufs; nos gens m'ont renvoyée.

— Mets-toi en mon cul, je te porterai.

4. Un peu plus loin, il trouva un coq.

— Où est-ce [que] tu vas, coq?

— Je ne sais plus cocher; nos gens m'ont chassé.

— Mets-toi en mon cul, je te porterai. Un petit instant après, il trouva un chat.

— Où est-ce [que] tu vas, chat?

— Je ne sais plus prendre de souris; nos gens m'ont chassé.

— Mets-toi en mon cul, je te porterai.

5. Ils trouvèrent (très) tous un château qui était vide. Il appartenait à des brigands.

Il mit la truie sur le fumier, le chien sur la porte, la vache à l'étable, le lœuf en la grange, la poule dans le seau [d'eau], le chat dans les cendres, le coq à la cheminée, et le cheval alla au grenier.

6. Au milieu de la nuit, les brigands arrivèrent au château.

La truie, en les voyant, les piqua. Ils se sauvèrent et crurent aller à la porte: le chien les mordit. Ils couru-

<sup>55)</sup> Le verbe *txätxiø* se dit du coq qui coche la poule (*l' pü txätx lę djrę*) [Cf. Arch. IX p. 118, note 234.]; sans cela signifie: *presser, pressurer*.

<sup>56)</sup> Le latin *vocitu* donne régulièrement *vő*, fém. *vőd*. (q + e = ö, cf. nocte = nō, octo = öt, coquit = tꝑö, etc. — <sup>57)</sup> ępëtxnę est ajoulot; le vâdais dit: ępërtň. — <sup>58)</sup> Le mot *tüę* (vâdais) et *tꝑüę* (ajoulot) est plus fréquemment employé que *txämne* = cheminée. Cf. le vieux français *tuel*.

<sup>59)</sup> Le mot *pälsenę* est donné par Biétrix = *piquer*. — Veut dire encore: *blessier, écorcher avec i pälsö* (baguette flexible). On dit aussi: ęl ăt-ęvü *pälsenę* = *il a été roué de coups*. — Ici la truie les « *pique* » de son groin, leur donne des coups de boutoir.

větx lē bōkē ę lē tōrē<sup>60)</sup>). ę fūen ā lē grēdj: l' būə yī yevē l' tχū. ę tχūdēn bwār ā swāyā d'āv: lē djrēn lēz-ęxēpē<sup>61)</sup> ęvō sēz-äl. ę tχūdēn pwār lēz-űo ā sēdrīo: l' txē yī rā-pyāxē lēz-ęyē d' sēdr ę lē grēpē. ę yevēn lēz-ęyē ăn-ęmō pō vūer s' yō fyōz d'lē ętī ăkwē ā tχūe: l' pū yī txyē ā nē. ę mōtēn ā dyənīo: lē txvā lē fōtē ęvā lēz-ęgrē.

#### 7. ęl cēn pāvū ę ębēdnēn l' txētē.

ęl ălēn dīr ę vējī k' yōt txētē ętē pyē d'vōlčer,<sup>62)</sup> ę k' ę n' ęvī sęvū ătrē.

— dē lē kwē, lē txērdjūz ā fmīo nō fōtī dē kō d'trē. nōz-ę rītē<sup>63)</sup> xū lē pūotx: lē mērtxā yī sō, k'ę nōz-ę fōtū dē kō d'pīs dē tōt lē sā. nō sō rītē<sup>63)</sup> ā l'ētal: lē mētr dē brēgā nō vlē tχūe, ę kō d' mētxē. nō s' sō sāvē ā lē grēdj: lēz-ękōsū<sup>64)</sup> nōz ę fōtū dē kō d' Xē<sup>65)</sup>, tē k' nōz-ę vōyū. nō sō ălē ā lē tχōjēn pwār dē l'āv: lēz-ęxēpūz nōz-ę tō mwēyīo. nō sō ălē pō pwār nōz-űo ā sēdrīo: lē tχōjñiér nōz-ę txēpē lē sēdr ęz-ęyē. nōz-ę tχūdīo<sup>64)</sup> pwār nōt txīo a tχūe: lē mēsō yī sō, ę nōz-ę tō ăpyāxū lē fīdyūr d'mwētxīo. nō sō tχūdīo<sup>66)</sup>

<sup>60)</sup> tōrē, littéralement: *frapper de la tête comme le taureau*. Le taureau se dit: tōrē (Ajoie passim) et tōrē (Vd.); malgré cela, le Vâdais dit aussi tōrē = cosser. On a aussi le subst. fém. lē tōr = *regard farouche, méchant, comme le taureau*. Ex.: kē tōr ę fē! = *quel mauvais regard il (fait) lance!* D'où l'adj. tōru, tōruz, p. ex.: ęn rētx tōruz = *une vache qui a un regard farouche, « qui fait un sale œil »*, comme on dit *vulgairement*. —

<sup>61)</sup> Le mot signifie: *laver le linge en le battant à grands coups sur la planche à savonner*. (Voir ci-dessous: lēz-ęxēpūz = *les lavandières, les lessiveuses*. — <sup>62)</sup> Mot français; le patois dit: i lēr (*latro*) ou i lērō (*latronem*).

— <sup>63)</sup> Remarquer que le verbe rītē est employé avec les deux auxiliaires: nōz-ę rīlē (*nous avons couru*) et nō sō rīlē (*nous sommes courus*). — <sup>64)</sup> Ex-coicere = ękūr = battre en grange; iin-ękōsū = *un batteur en grange*. (Cf. Arch. IX p. 71, note 217.) — <sup>65)</sup> Le mot Xē = fléau est ajouté; le vâdais dit: i xwāyē (*flagellu*). — <sup>66)</sup> Ici aussi tχūdīo a deux auxiliaires; c'est la première fois que je rencontre la forme: nō sō tχūdīo.

rent à l'étable: la vache les cossa et les dogua. Ils coururent à la grange: le boeuf leur leva le cul. Ils crurent boire au seau d'eau: la poule les éclaboussa avec ses ailes. Ils crurent prendre les oeufs au cendrier: le chat leur remplit les yeux de cendres et les griffa. Ils levèrent les yeux en haut pour voir si leurs bandes de lard étaient encore à la cheminée: le coq leur chia au nez. Ils montèrent au grenier: le cheval les f... icha en bas les escaliers.

7. Ils eurent peur et abandonnèrent le château.

Ils allèrent dire aux voisins que leur château était plein de voleurs et qu'ils n'avaient (su) pu entrer.

— Dans la cour, les chargeuses (au) de fumier nous foutaient des coups de trident. Nous avons couru sur la porte: les maréchaux y sont, (qu'ils) qui nous ont foutu des coups de pince de tous les côtés. Nous (sommes) avons couru à l'étable: le maître des brigands nous voulait tuer à coups de marteau. Nous (se) nous sommes sauvés à la grange: les batteurs nous ont foutu des coups de fléau, tant que nous avons voulu. Nous sommes allés à la cuisine prendre de l'eau: les lavandières nous ont tout mouillés. Nous sommes allés

ălē pwār nōt byę xū l' dyəniə: lē məjürū yī sō, ę nōz-ě fōtū dē kō dē pnā<sup>67)</sup> dē rv̄i, dē rv̄ę. ę m'ě tūlē djūsk sī m'ī vwāši.

pour prendre nos oeufs au cendrier, les cuisinières nous ont jeté les cendres aux yeux. Nous avons pensé prendre notre viande à la cheminée: les maçons y sont, et nous ont tout rempli la figure de mortier. Nous (sommes) avons cru aller prendre notre blé sur le grenier: les mesureurs y sont, et nous ont foutu des coups de boisseau, de revient, de reva, et m'ont lancé jusqu'ici m'y voici.

Mme Marie Macquat, née en 1840, Bonfol.  
(Transcrite par M. Jules Surdez, instituteur, Saignelégier.)

## VI. lę fōl d'lę fęyə dī rwā ę dī ptę bwärdjīə.

## La fôle de la Fille du Roi et du petit Berger. (Patois de Fahy, Ajoie.)

1. ę y' ęvę ęn fwā ī rwā k'ęvę  
fę ın-ędī kə stū k' pōrę ęvwā lę drīə  
mę d'sę fęyə, l' ęrę ă měryędję.

1. Il a avait une fois un roi qui avait fait un édit que celui qui pourrait avoir le dernier mot de sa fille, l'aurait en mariage.

ęl ă vnī d' tō lę sā<sup>68)</sup> ęn grōs  
rōt<sup>69)</sup> də xīr pō l' ęvwā. ę y' ęvę ī  
ptę bwärdjīə k' vvwärdję<sup>70)</sup> dē bęrbī  
xū l' txēpwā; ę pō ę dmēdę ă sę xīr  
lęvü k' ęl ălī<sup>71)</sup>; ę pō ę yī dyen:  
l' rwā ę fę ın-ędī kə stū k' pōrę  
ęvwā lę drīə mę d'sę fęyə ę lę fęr  
ę kwäjīə, sā stū k' l'ęrę ă měryędję.

Il est venu de tous les côtés une grande troupe de messieurs pour l'avoir. Il y avait un petit berger qui gardait des brebis sur le pâturage; et puis il demanda à ces messieurs (là où qu') ils allaient; et puis ils lui dirent: Le roi a fait un édit que celui qui pourrait avoir le dernier mot de sa fille et la faire (à) taire, c'est celui-ci qui l'aurait en mariage.

<sup>67)</sup> Le *pnā* = le boisseau, ancienne mesure pour les grains. Dans l'évêché de Bâle, on en distinguait deux: *lə pnā d'lę mnēdję* = *le boisseau de la « menage »* (*Halle aux blés*) valant 15 litres, et *lə pnā dī prīs* = *le boisseau du prince*, valant 18 litres. — Le *pnā* se divisait en *dmę pnā* ( $\frac{1}{2}$ ), *yōvrü* ( $\frac{1}{4}$ ) et *köpă* ( $\frac{1}{8}$ ). — Ce mot « *la menage* » employé pour désigner la *Halle aux blés*, vient sans doute de *l'aménage* (*du blé*), d'où le mot patois *lę mnēdję* pour *l'ęmnędję*; car *mener* = *mwānę* et *amener* = *ęmwānę*. — <sup>68)</sup> *sā* (*sensus*) = côté, est féminin: *ęn sā*, *də stə sā*. — <sup>69)</sup> *rōt* vient de l'allemand *Rotte*: *ęn rōt də sūdę* (*soldats*) [cf. Arch. VI p. 162 sto. 2]. — <sup>70)</sup> Ce mot *vvwärdję* n'est pas la forme ordinaire; le vâdais dit *värdę* et *vwärdę*, l'ajoulot: *vädję*, *vwädję* (Guél.). — <sup>71)</sup> Remarquer la construction: *lęvü k'ęl ălī* = (*lä*) où qu'ils allaient; d'habitude on dit: *lęvü ęl ălī*.

2. l' ptě bwārdjīo s' dyě: ě m' fā vūø s'ě n' y ęrę p' mwāyē d'ęvwā l' drīø mō dø stø bęxät. ī yī včě ęxbī ălę.

ęl ălę dō včø<sup>72)</sup> sę mēr pō yī dmēdę dū ūø,<sup>73)</sup> k' ę vlę y ălę ăxi.<sup>74)</sup>

3. tčē ě fōe ęrvę txīø l' rwā, ě vwāyę tō sę xır k' djaz̄ dję dęvō sę fęyø, ě pōe k' s'ęfōox̄ d' yī rīvę sę ăz̄; mē pīø p' ū n' pōyę lę fęr ę kwaj̄ø, k' ęl ęvę tūədj<sup>75)</sup> atčē ě yī rę pōdr, ě pōe k' s' ętę lę k'ęvę l' drīø mō.

tčē ęl öen tō dī yōt mō, l' rwā d'mēdę s'ě n' y ęvę pü ūnū ě dyen k'ę n' y ęvę pü rā k'ı ptě bwārdjīø. ě dyě k'ę fayę l' fęr ălę tō d' mēm.

4. ęl ęvę txīø dē sę kęp, ě pōe l' ęvę rbqtę. ęl ălę d' kqt lę fęyø dī rwā, ě yī dyě:

— Bonjour, vōz-ęt bī bęl rüdjø!

— J'ai le feu au cul.

— Si vous avez le feu au cul, dū ūø ī včě tčōr.

— ęvō kwä ăs kę t' lę rtirrō?

-- sǫlī n' srę p' bō? k'ę dyě ă mōtrę ęn ptět vwādj.

— Hou! k' ęl yī dyě, vę txīø!

— Eh! Mademoiselle! y ă dvě!<sup>76)</sup>

ę n'ę sęvü pü rā pō rępōdr, ě pōe s' ă lü k' l'ęt-ęvü ă měryędjo.

2. Le petit berger se dit: Il me faut voir s'il n'y aurait pas moyen d'avoir le dernier mot de cette fille. J'y veux aussi aller.

Il alla donc vers sa mère pour lui demander deux œufs, qu'il voulait aller aussi.

3. Quand il fut arrivé chez le roi, il vit tous ces messieurs qui parlaient déjà avec sa fille, et puis qui s'efforçaient de lui river ses clous; mais pas un seul ne pouvait la faire (à) taire, qu'elle avait toujours quelque chose à lui répondre, et puis que c'était elle qui avait le dernier mot.

Quand ils eurent tous dit leur mot, le roi demanda s'il n'y avait plus personne. Ils dirent qu'il n'y avait plus rien qu'un petit berger. Il dit qu'il fallait le faire aller tout de même.

4. Il avait chié dans son bonnet, et puis l'avait remis. Il alla près de la fille du roi, et lui dit:

— Bonjour, vous êtes bien belle rouge!

— J'ai le feu au cul.

— Si vous avez le feu au cul, deux œufs je veux cuire.

— Avec quoi est-ce que tu les retirerais?

— Cela ne serait pas bon? qu'il dit en montrant une petite verge.

— Hou! qu'elle lui dit, va chier!

— Eh! Mademoiselle, j'en viens!

Elle n'a su plus rien pour répondre, et puis c'est lui qui l'a eu[e] en mariage.

(Marie-Jeanné Guélat, née en 1815, Fahy, Ajoie.)

<sup>72)</sup> včø (*versus*) = vers (Ajoie); on trouve aussi la forme *vā* (Cf. N° I § 3). Le vâdais dit *vwā*. — <sup>73)</sup> Remarquer l'hiatus: *dū ūø*; d'habitude on dit: *dūz-ūø*. — <sup>74)</sup> Ce mot *ăxi* = *aussi* ne s'emploie qu'en Ajoie; inconnu au Vâdais qui dit toujours *ęxbī*. — <sup>75)</sup> *tūədj* est ajouté; inconnu au Vâdais qui n'a que: *ędę*. — <sup>76)</sup> Je ne sais comment expliquer cette forme: *y ă dvě*, littéralement: *j'en deviens*, ni à quoi la rattacher. On m'affirme de Porrentruy que *y ă dvě* est l'équivalent de *y ă rv̄i* et s'emploie à la montagne, dans les villages voisins de la frontière française. — Fahy n'est du reste pas éloigné du village français d'Abévillers, où cette expression est courante.

## VII. lĕ fōl dē Jean de l'Ours.

1. ē y' ēvē ēn fwă ēn bēxăt k' ēvē  
ū īn-āfē, ē pōe ēl ā vñē xī sōl k' ēl  
lō pōtxē dē l'bō. ē pōe ē y' ē īn-ūrs  
k' l'ē rēmēsē ē l' pōtxē<sup>77)</sup> dē sē kā-  
vērn; ē pōe tXē st' ūrs ālē fō, ē yī  
bōtē ēn grōs pīer ā ptxū, k' ē n'  
sētxēx<sup>78)</sup> pētxī; ē pōe ē l' nūrisē ē  
yī bēyē ē tāsiō.

ē vñē xī grō ē pōe xī fūe ā tāsē  
sī lēsē d'ūrs! tXē sā k'ē fū prū  
grō, ē rōtē stē pīer ē pōe ē pētxē fō,  
ē s' bōtē ē rōlē sē sēvwā lēvū ēl ālē.

2. ēl ālē txīe ī pēyzē kē lē pyēdē<sup>79)</sup>  
pō vālā. ē yī dyēn lō lādmē: « ē t'  
fā ālē fēr dī bō pō ī bō txīe<sup>80)</sup>! »

ē pōe ēl ālē dē l' bō, ē kāsē sēz-  
ēbr ā djnō<sup>81)</sup>; ēl ā fzē ī mōsē. ēl ālē  
dīr: « ē fā pār kētr txvā pō l' ālē  
tXēri. » — ēl ālēn ēvō sē kētr txvā,  
ē pōe ē txērdjēn sī txīe djēk<sup>82)</sup> ēl  
ērētxē<sup>83)</sup>. sē txvā nō sētxēn ālē; ē  
vñē xī grēn k' ē prēnē sī txīe pē lē  
kūe ē l' ē trēnē djōk<sup>82)</sup> ēl' ôtā ēvō  
lē kētr txvā.

3. sē djā ētī ēbābī ē n' sēvī kwā  
n' ā fēr<sup>84)</sup>; ē dyēn: « ē fā l' āvīe  
pōtxē ā sī mlī dē lē prē ēvō tō sē

## La fôle de Jean de l'Ours.

(Patois d'Alle, Ajoie.)

1. Il y avait une fois une fille qui  
avait eu un enfant, et puis elle en  
[de]vint si fatiguée qu'elle le porta  
dans le bois. Et puis il y a un ours  
qui l'a ramassé et le porta dans sa  
caverne; et puis quand cet ours allait  
dehors, il (y) mettait une grosse pierre  
au trou, qu'il ne (sût) pût partir; et  
puis il le nourrissait et lui donnait à  
téter.

Il [de]vint si gros et si fort en  
tétant ce lait d'ours! Quand (c'est  
qu')il fut assez grand, il (r)ôta cette  
pierre et puis il (partit dehors) sor-  
tit, et se mit à rouler sans savoir (là)  
où il allait.

2. Il alla chez un paysan qui (le  
plaida) l'engagea pour valet. Ils lui  
dirent le lendemain: « Il te faut aller  
faire du bois pour un bon char! »

Et puis il alla dans le bois, et  
cassa ces arbres (au) sur le genou;  
il en fit un monceau. Il alla dire:  
« Il faut prendre quatre chevaux pour  
l'aller chercher. » — Ils allèrent avec  
ces quatre chevaux, et puis ils char-  
gèrent ce char jusqu'[à ce] qu'il rompit.  
Ces chevaux ne (surent) purent aller;  
il [de]vint si fâché qu'il prit ce char  
par la queue et l'a traîné jusqu'à la  
maison avec les quatre chevaux.

3. Ces gens étaient ébaubis et ne  
savaient quoi (n') en faire; ils dirent:  
« Il faut l'envoyer porter à ce moulin

<sup>77)</sup> Dans cette phrase les temps des verbes ne correspondent pas: *il l'a ramassé et le porta*. — <sup>78)</sup> *sētxēx* imparf. subj. de *sēvwā*, dans le sens de *pouvoir*. — <sup>79)</sup> Le verbe *pyēdē* (*placitare*) signifie: 1. *plaider en justice*; 2. *plaider un travail*, en régler les conditions par contrat; 3. *plaider un domestique* = l'engager par contrat. — <sup>80)</sup> L'Ajoie dit *txīe* (carne), le vâdais: *txēz*; Guélat donne aussi *txēz*. — <sup>81)</sup> *kāsē ā djnō* = litt. *casser au genou, sur le genou*; de même: *ētr ā dō* = *être au dos*, être *sur le dos*. — <sup>82)</sup> Le mot *djēk* ou *djōk* s'emploie comme conjonction: *jusqu'à ce que*; ici littéralement: *jusqu'il rompit*. — <sup>83)</sup> *ērētxīe* = *surcharger, succomber* (Guél.) A ici le sens de *céder, rompre sous le poids*. Biétrix dit: *Faire plier quelqu'un sous le poids*. — <sup>84)</sup> Remarquer cette liaison: *kwā n'ā fēr*.

dyēl, kə sē k' yī ālī n' ā rəvəññ p';  
é vă ētr děkōbrē. »

é mōjūrēn dū sē d' byē; é lē prəññ dō sē brē tō kmā dē sētxā d' lē sā,<sup>85)</sup> é s'ā vē ā sī mlī. tXē ēl ērivē, sē dyēl kmāsēn é l' ātūrē é vīl l' txūq. é pōe lū dyē:

« k' ās-k' vō vlē fēr? » — ēl ī fzī rā k' lē gātēye<sup>86)</sup>. tXē é vwāyē sōlī, é bōtē sō byē dē l' mlī é kmāsē é pār sē dyēl, d' lē txēpē ddē é d' lē mōdr ēvō sō byē. é fzē ā mwē sītxā, xē sē d' fērēn, d' lē nwār, d' lē byātx, d' lē rūdj, dē tōt lē sūatx. é y' ēvē trō d' sē; é tūrē ēn kūadj é twē<sup>87)</sup> é lēz-ētētxē tō āswēn, é prəññ sōlī xū sō kō.

tXē sē djā l' vwāyēn rvənī ēvō stə grōs txērdj, é kriēn: « ēlērm! » é tXūdē ētr dē yōt dyənī ē l' dē-rotxē<sup>88)</sup>.

4. é yī dyēn k' é vīl bōtr ā grēdj pō ekūr, é yī bēyēn ī syē<sup>89)</sup>. « k' ās-k'ī vă fēr də sōsī? ī n' sērō ekūr ēvō sī syē, ēl ā trō ptē. ī vă ālē ā bō ā fēr ū. »

ēl ālē ā bō é prəññ lō pū grō txēn k' é pōyē trōvē pō lē vārdj, é l' pū grō sēpē pō l' mēsā<sup>90)</sup>. é s' ā

<sup>85)</sup> C'est la première fois que je rencontre cette construction: *des sachets du (de) sel*; en patois, *sā* est féminin. — <sup>86)</sup> *fēr lē gātēye* = faire les chatouilles, *chatouiller*. En voulant tourmenter et tuer Jean de l'Ours, les diables ne faisaient que le chatouiller! — <sup>87)</sup> *kūadj* é *twē*, littér. *corde à tour*, grosse corde avec laquelle on serre la perche qui presse le foin ou le blé. Le mot *twē* est ajouté; le vâdais dit *tōt* ou *tōr*. (Voir ci-dessous § 12, 1<sup>re</sup> ligne.) — <sup>88)</sup> Le verbe *dērōtxiō* = littér. *dérocher*, p. ex. *dērōtxiō dē pīr* (pierres); puis *jeter à bas*, *décharger*. — <sup>89)</sup> Voir note 65. L'Ajoie dit *Xē* et *syē*. Le Vâdais *xwāyē* dérive de *flagellu*; pour *syē* ou *Xē*, il faut supposer un *fl(ag)enu* (Cf. *plenu* = *pyē*). — <sup>90)</sup> *La manche* = *lē mēdjə*; *le manche* = *l'mēdj*. Dans quelques villages, à Buix, p. ex., *ī mēsā* = *le manche du fléau*. Le *mēsā* désigne aussi un *petit sapin* pouvant fournir un *manche de fouet*. Ex.: *y' é kōpē ī mēsā* = *j'ai coupé un manche de fouet*.

dans les prés avec tous ces diables, que ceux qui y allaient n'en revenaient pas; il veut être (débarrassé) tué. »

Ils mesurèrent deux sacs de blé; il les prit sous ses bras, tout comme des sachets (du) de sel, et s'en va à ce moulin. Quand il arriva, ces diables commencèrent à l'entourer et voulaient le tuer. Et puis lui dit:

« Qu'est-ce que vous voulez faire.» Ils [ne] lui faisaient rien que les chatouilles. Quand il vit cela, il mit son blé dans le moulin et commença à prendre ces diables, de les jeter dedans et de les moudre avec son blé. Il fit au moins cinq, six sacs de farine, de la noire, de la blanche, de la rouge, de toutes les sortes. Il y avait trop de sacs; il tira une corde de char et les attacha tous ensemble, et prit cela sur son cou.

Quand ces gens le virent revenir avec cette grosse charge, ils crièrent: « Au secours! » Ils crut être dans leur grenier et la jeta bas.

4. Ils lui dirent qu'ils voulaient mettre en grange pour battre; ils lui donnèrent un fléau. « Qu'est-ce que je veux faire de cela? Je ne saurais battre avec ce fléau, il est trop petit. Je veux aller au bois en faire un.»

Il alla au bois et prit le plus gros chêne qu'il put trouver pour la verge, et le plus gros sapin pour le manche.

rvəñ̄ ḑvō s̄i syē dō sō br̄ ḑ al̄ dē  
lē gr̄d̄j p̄q ḑk̄r. — l̄q pr̄m̄o kō  
d' syē k' ḑ b̄ȳe, ḑ fz̄ v̄l̄q lē mājō  
ā l̄r̄. ḑ ȳi dȳen k' ḑ n' le s̄er̄ v̄d̄j̄.

5. ḑ p̄tx̄ ḑ al̄ vā ī m̄rtxā, k'  
ȳi dȳe p̄q v̄ūe s' ḑ f̄ier̄ b̄i dv̄e. ḑ  
ȳi dȳe k' āȳe. — ḑ ȳi b̄ȳen l̄q p̄  
gr̄o m̄tx̄ k' ḑ y' ḑv̄e ā lē f̄oerd̄j.  
ጀ l̄ tr̄oȳe tr̄o p̄t̄ p̄q f̄ri ḑv̄o; ḑ dȳe:  
« ḑ f̄a m' f̄er ī gr̄o m̄tx̄! » — l̄q  
pr̄m̄o kō d' m̄tx̄ k' ḑ b̄ȳe, ḑ  
āf̄os̄ l̄āx̄en ḑ p̄c̄ lē b̄ȳe, t̄q̄ ā t̄er̄.

6. l̄q m̄rtxā ā vn̄ ḑb̄ab̄, ḑ ȳi  
dȳe: « k' ās k' ī t' v̄e b̄ȳe, ḑ p̄e t̄e  
t̄ān-ādr̄e? »

« — v̄ō m' f̄er̄ ḑn̄ k̄n̄ k' p̄j̄ox̄  
s̄it̄z̄ m̄il̄! »

k̄om̄ ḑ<sup>91)</sup> n' ḑv̄e p' pr̄ū d' f̄īe  
dē s̄e f̄oerd̄j, ḑl̄<sup>91)</sup> al̄ dē ī m̄eḡez̄  
p̄q ḑxt̄e d̄ī f̄īe. ḑ pr̄eñ̄ t̄q̄ lē b̄er̄ d'  
f̄īe k' ḑ tr̄oȳe, ḑ p̄e lē tx̄erd̄j̄e x̄ū  
s̄on̄-ēp̄al̄, ḑ p̄e ḑ rv̄eñ̄ ā lē f̄oerd̄j̄ p̄q  
f̄er̄ s̄e k̄n̄ d̄ev̄o t̄ō s̄ī f̄īe. t̄z̄e ḑl̄ ḑ  
s̄e k̄n̄, ḑl̄ al̄ v̄w̄aȳed̄j̄e.

7. ḑl̄ ā tr̄oȳe ū k' ḑt̄e s̄īot̄e ā dō  
kōtr̄ ḑn̄ m̄ot̄āñ.<sup>92)</sup>

« — k' ās k' t̄f̄e s̄ī? » k' ḑ ȳi dȳe.

« — v̄w̄al̄ī ḑn̄ m̄ot̄āñ k̄e m̄ gr̄ēv̄<sup>93)</sup>  
p̄q p̄es̄e; ī lē v̄e b̄us̄e dē ḑn̄ s̄a. —  
ጀ b̄ī! t̄ ḑ ākw̄e ī b̄ō b̄ogr̄! ḑ t̄ f̄a  
vn̄ ḑv̄o mw̄a! » ḑ s̄ epl̄e dāl̄ l̄q̄ b̄us̄  
m̄ot̄āñ.

8. t̄z̄e ḑ f̄en̄ ī p̄ō p̄ū lw̄e, ḑl̄ ā  
tr̄oȳen̄ ū k' ḑt̄e k̄tx̄e x̄ū lē r̄iv̄ d̄ ī  
lē. ḑ ȳi dȳe:

« — k' ās k̄e t̄e f̄e s̄ī? — v̄w̄al̄ī

Il s'en revint avec son fléau sous le bras et alla dans la grange pour battre. — Le premier coup de fléau qu'il donna, il fit voler la maison en l'air. Ils lui dirent qu'ils ne le sauvaient garder.

5. Il partit et alla vers un maréchal, qui lui dit pour voir s'il frapperait bien devant. Il lui dit qu'oui. — Ils lui donnèrent le plus gros marteau qu'il y avait en la forge. Il le trouva trop petit pour frapper avec; il dit: « Il faut me faire un gros marteau! » — Le premier coup de marteau qu'il donna, il enfonça l'enclume et puis la bille, tout en terre.

6. Le maréchal est [de]venu ébahis, et il lui dit: « Qu'est-ce que je te veux donner, et puis tu t'en iras! » « — Vous me ferez une canne qui pèse cinq mille! »

6. Comme il n'avait pas assez de fer dans sa forge, il alla dans un magasin pour acheter du fer. Il prit toutes les barres de fer qu'il trouva, et puis les chargea sur son épaule et puis il revint à la forge pour faire sa canne avec tout ce fer. Quand il eut sa canne, il alla voyager.

Il en trouva un qui était assis (au) le dos contre une montagne.

« — Qu'est-ce que tu fais ici?  
qu'il lui dit.

— Voici une montagne qui me gêne pour passer; je la veux pousser (dans) d'un [autre] côté. — Eh! bien, tu es encore un bon bougre! Il te faut venir avec moi! » Il s'appelait (alors) donc le Pousse-Montagne.

8. Quand ils furent un peu plus loin, ils en trouvèrent un qui était couché sur la rive d'un lac. Il lui dit:

« — Qu'est-ce que tu fais ici? —

<sup>91)</sup> Le premier *il* se rapporte au *maréchal*, le second à Jean de l'Ours.

<sup>92)</sup> C'est plutôt le mot français; le patois dit *mōtēñ*. Le mot français a été amené sans doute à cause du nom propre qui suit: *l'būs mōtēñ*. — <sup>93)</sup> Le verbe *gr̄ēv̄e* (*gravare*) signifie *empêcher, gêner, grever*.

ī lě kə m' grəv pō pēsē; ī l' vō  
bwār. — ē bī! t' ē ākwē ī bō bōgr!  
ē t' fā vni ēvō mwā. » ē s' nōmē  
dālī l'*Impétueux*!

ē s'ā vēlē trā xū lě rīv d'ēn kōb.  
stū k' ēvē bū sī lě, s' bōtē ē pīxīe,  
ē nāyē tō stē kōb.

9. ē s'ā vē ī pō pū lwē ē trōvēn  
ī txētē; ēl ātrēn dēdē, ē tērēn tō  
pwā dē<sup>94)</sup> sī txētē, ē n' trōvēn nū.  
« ē bī! nō vlā dmūrē sī, » k' ē dyēn.  
ē y' ēvē tō s' k' ē fāyē pō vīvr: dī  
bō, dē fūzī, tō s' k' ē fāyē.

lō lādmē, *Jean de l'Ours* dyē:  
« nō vlā ālē ā lě txēs, dū d' nō!  
s'ā l' būs mōtāñō kē vādjre. tē  
t'ērē fē lě nōn, k'ē srē mēdī, tē  
swānrē, ē pōe nō vlā vni nōnē. »

mēdī vñē, ē n' qyēn pō swānē;  
ē s' pāsēn<sup>95)</sup>: « ē y' ā ērīvē kēk  
txōz. »

10. dī tā k' ē kōpē lě sōp, ē y' ē  
ēn vēyē fān k' ālē yī dmēdē ī mōxē  
d' pē. ē yī bēyē ī mōxē d' pē. tē  
ēl l'ō, ē yī sātē dxū, ē lō fzē tō rūdī  
dē sē, kē n' sōtxē swānē.

lō lādmē, ē dyēn ā sī bwāyū d'āv  
d' vādjē. sō fōlē lě mēm *répétition* k'  
lě vwāyē, ēvō lě vēyē ē lě sōp.

*Jean de l'Ours* yō dyē lō lādmē:  
« s'ā mwā k' vō vādjē ādjē; vō n'  
sēt rā, vō n'ēt rā k' dē pōlērō! »

11. stē vēyē rālē pō dmēdē l' ālē  
mōn<sup>96)</sup> tē ē kōpē lě sōp, kōm lēz  
ātr dīwē. stē vēyē lō tēdē kākē, sī  
*Jean de l'Ours*! « — k'ās kē t' vō

Voici un lac qui me gêne pour pas-  
ser; je le veux boire! — Eh! bien,  
tu es encore un bon bougre! Il te  
faut venir avec moi. » Il se nommait  
donc l'*Impétueux*.

Ils s'en vont les trois sur la rive  
d'une combe. Celui qui avait bu ce  
lac se mit à pisser, et noya tout[e]  
cette combe.

9. Ils s'en vont un peu plus loin  
et trouvèrent un château; ils entrè-  
rent dedans, ils cherchèrent tout par  
dedans le château, et ne trouvèrent  
personne. « Eh! bien, nous voulons  
demeurer ici, » qu'ils dirent. Il y avait  
tout ce qu'il fallait pour vivre: du  
bois, des fusils, tout ce qu'il fallait.

Le lendemain, Jean de l'Ours dit :  
« Nous voulons aller à la chasse, deux  
de nous! C'est le Pousse-Montagne  
qui gardera. Quand tu auras fait le  
dîner, qu'il sera midi, tu sonneras, et  
puis nous voulons venir dîner. »

Midi vint, ils n'entendirent pas  
sonner; ils (se) pensèrent : « Il (y) lui  
est arrivé quelque chose. »

10. Du temps qu'il coupait la sou-  
pe, il y a une vieille femme qui alla  
lui demander un morceau de pain.  
Quand elle l'eut elle lui sauta dessus,  
et le fit tout rouge de sang, qu'il ne  
(sut) put sonner.

Le lendemain ils dirent à ce bu-  
veur d'eau de garder; ce fut la même  
répétition que la veille, avec la vieille  
et la soupe.

Jean de l'Ours leur dit le lende-  
main : « C'est moi qui veux garder  
aujourd'hui; vous ne savez rien, vous  
n'êtes rien que des poltrons! »

11. Cette vieille (ralla) revint pour  
demander l'aumône quand il coupait  
la soupe comme les autres jours.  
Cette vieille le pensait frapper, ce

<sup>94)</sup> Litt. *tout par dans ce château*. — <sup>95)</sup> Le patois dit *s' pāsē* = *se penser*, influence de l'allemand. Le parler populaire dit aussi: *je me suis pensé*. — <sup>96)</sup> D'habitude on dit *āmōn*; Guélat donne les deux formes: *āmōn* et *ēmōn*; d'où le subst. *īn-ēmōnē*, litt.: *un aumônier* = *un mendiant*.

fēr? » k'ę yī dyę; ę n' fzę rā k' d' fēr lę gätęyə. ę yī fōtę ī kō ę lę tūlę<sup>97)</sup> bī lwē. ęl rsätę dē ī ptxü ę pœ ă n' lę rvwāyę pü.

ę swänę tħę s' fę l'ür d' nōnę. « ę n'ę p' fę kmā nō, » k'ę dyęn. dälī tħę ę fōn lī, ę yō dyę: « s'ā dīx k' vō vōz-ęt lęxīo ęādjīo pā stə vēyə? vōz-ęt dē bę pōltrō! ę fā k' nō sętxī lęvü āt-ǎlę stə bōgr də vēyə! »

12. ę tħərēn ī twę ę prəñęn dę kūədj ę̄ pnīo, k' ęl ętētxęn sę kūədj ęvō lęz-ęs də s̄i pnīo. ę y' ǎn ę ū k' mōtę ddē; ę yī bęyęn ī gryä<sup>98)</sup> p̄q gryənę tħę ę färę lę rtirīo ęmō.

ęl ǎlę bīn-ęvā, mē lę pāvü l'prəñę; ę gryənę ę ę fayę lę rtirīo ęmō. — lę skō<sup>99)</sup> dälī dī k' ęl ǎdrę. mę fwā! ę fzę kōm l'ātr! tħę ę fę ī pō ęvā, ę gryənę, k' ę fayę lę rtirīo ęmō.

*Jean de l'Ours* dyę: « ă n' sę rā fēr də vō! ī yī vō ālę, mwā! » ę pōe ę prəñę sę kēn də s̄itħə mīl ęvō lü.

13. tħę ę fę ă fō, ę trōvę ęn vēyə fān k' ętę ęsīetę kōt ī fūo, k' s'ętxādę. « mō pūər ǫn, k' ăs kə vō vnī fēr pwā xi<sup>100)</sup>? ę y'ę trā géants<sup>101)</sup> kə rtənā trā prīsęs, lę trā sčer, dē sę txēbr lī. »

<sup>97)</sup> Pour le verbe *tūlę*, voir *Arch. IX* p. 116, note 216. C'est littéralement *lancer, jeter avec une tūl* (*sarbacane*) — <sup>98)</sup> Voici le nom des diverses cloches: a) *lę tħępēn* = grosse cloche de fer pour les vaches, *le toupin*, comme on dit dans la Suisse romande; b) *lę sōtx*, la cloche (soit à l'église, soit la *sonnaille* des vaches); c) *lę sōnādə* ou *sōtxāt*, la clochette des vaches; d) *le gryä*, petit *toupin* qu'on met aux veaux; e) *l' rōlā* = le grelot. — <sup>99)</sup> En patois et en français populaire jurassien, on dit le « *sekond* » et non le « *segond* ». — <sup>100)</sup> Le mot *ici* = *s̄i* (*s̄i dvē, vi rvā s̄i*); cependant on ne dit pas *pwā s̄i par ici*, mais bien *pwā xi*. (Cf. un peu plus bas: *k' ăs k' vō vnī fēr s̄i?*) — <sup>101)</sup> Mot français, inconnu au patois.

Jean de l'Ours! « — Qu'est-ce que tu veux faire? » qu'il lui dit; elle ne faisait rien que d'y faire les chatouilles. Il lui f.... icha un coup et l'envoya bien loin. Elle (re)sauta dans un trou, et puis on ne la revit plus.

Il sonna quand ce fut l'heure de dîner. « Il n'a pas fait comme nous, » qu'ils dirent. Alors quand ils furent là, il leur dit: « C'est ainsi que vous vous êtes laissé arranger par cette vieille? Vous êtes des beaux poltrons! Il faut que nous sachions où est allée cette bougre de vieille! »

12. Ils cherchèrent un tour et prirent des cordes et un panier, qu'ils attachèrent ces cordes avec les anses de ce panier. Il y en a un qui monta dedans; ils lui donnèrent une clochette pour sonner quand il faudrait le retirer en haut.

Il alla bien en bas, mais la peur le prit; il sonna et il fallut le retirer en haut. — Le second alors dit qu'il irait. Ma foi! il fit comme l'autre! Quand il fut un peu en bas, il sonna, qu'il fallait le retirer en haut.

Jean de l'Ours dit: « On ne (sait) peut rien faire de vous! J'y veux aller, moi! » Et puis il prit sa canne de cinq mille avec lui.

13. Quand il fut au fond, il trouva une vieille femme qui était assise près d'un feu, qui se réchauffait. « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire par ici? Il y a trois géants qui retiennent trois princesses,

kāk ā lē pūətx d' lē prəmīər txēbr; ę y' ę ęn bęl prīsəs kə vñē źviə. « mō pūər ęn, k'ās kə vq vñi fēr sī? s' lq géant vq vwă, vqz-ęt pręjü! »

ęl ętę kūtxiə xü sō yę k' drəmę. « lęxīət-lq vñi! » kə dyę; ę pō ęl ę kmēsiə d' kákę xü l' pyētxiə ęvō sę kēn pq lq ręvwäyię.

14. tXē l' géant lq vwäyę: « O ver de terre, ombre de mes moustaches,<sup>102)</sup> k' yı dyę, k'ās kə t' vñ fēr sī? »

Jean de l'Ours yı bęyę ı kō d'kēn ę l'tūlę ütł lq mür. ę fōe tXüę tō rwä<sup>103)</sup>. lę prīsəs yı bęję lę mē, ę füəx k' ętę ęj d'ętř dęlivrę d' sī géant. ę yı dyę: « ę yę ękwę dū d' mē sér dē sę txēbr lı, ę pō lę géants sō ękwę pü grō kə stü-si. » ęl ęriవę ą lę skōd pq lę dęlivrę.

kāk ā lę pūətx d'le skōd txēbr, ę lę prīsəs kə vñē źviə ętę ękwę pü bęl kə l'atr. ę yı dyę: « mō pūər ęn, k'ās kə vq vñi fēr sī? s' lq géant vq vwă, vqz-ęt pręjü! — lęxīət lq pęə vñi! » kə dyę; ę pō ę rkq mēsę d' kákę ękwę pü füə xü l' pyētxiə ęvō sę kēn pq lq ręvwayię.

15. tXē l' géant lq vwäyę: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, kə yı dyę, k'ās tə vñ<sup>104)</sup> fēr sī? » Jean de l'Ours yı bęyę ı kō, l' fętę pę tīr,

<sup>102)</sup> Le narrateur n'a pas patoisé ces mots si typiques, mais leur a précieusement conservé leur forme originale. — <sup>103)</sup> Le latin *rigidu* donne régulièrement *rwä* (*e + c, g = wa*: *tectu = twä*; *rege = rwä*; *frigidu = frwä*; *strictu = ętrwä*, etc.) — <sup>104)</sup> On dit aussi souvent: *k'ās tə vñ fēr* que *k'ās kə tə vñ fēr* (Cf. 14); de même en français populaire, on dit plus souvent: *Qu'est-c' tu viens faire que: Qu'est-ce que tu viens faire?* (Cf. note 52.)

les trois soeurs, dans ces chambres-ci. »

[Il] frappe à la porte de la première chambre; il y a une belle princesse qui vint ouvrir. « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire ici? Si le géant vous voit, vous êtes perdu! »

Il était couché sur son lit qui dormait. « Laissez-le venir! » qu'il dit; et puis il a commencé de frapper sur le plancher avec sa canne pour le réveiller.

14. Quand le géant le vit: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, qu'il lui dit, qu'est-ce que tu viens faire ici? »

Jean de l'Ours lui donna un coup de canne et le lança outre le mur. Il fut tué tout raide. La princesse lui baissa les mains, à force qu'elle était aise d'être délivrée de ce géant. Elle lui dit: « Il y a encore deux de mes soeurs dans ces chambres-là, et puis les géants sont encore plus (gros) grands que celui-ci. » Il arriva à la seconde [princesse] pour la délivrer.

[Il] frappe à la porte de la seconde chambre, et la princesse qui vint ouvrir était encore plus belle que l'autre. Elle lui dit: « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire ici? Si le géant vous voit, vous êtes perdu! — Laissez-le seulement venir! » qu'il dit; et puis il recommença de frapper encore plus fort sur le plancher avec sa canne pour le réveiller.

15. Quand le géant le vit: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, qu'est-ce que tu viens faire ici? » Jean de l'Ours lui donna un coup, le

l̥q̥ prñē p̥e l̥e p̥iə ẽ l̥' t̥x̥ü̥ d̥e s̥o p̥o  
d̥'tx̥ebr.

pō l'ātr ē l' dēkōbrē ākwē lē mēm txōz. ēl ētī xē ējē<sup>105</sup>), sē pūer prīsēs!

s'ētē dāli pō rmōtē ēmō sī ptxū!

ě bqtę lę prəmīər dē l' pəniə, pǫ  
lę tırıə ẽmō, ē pœ ē grívənē.

16. *tъē ēl āt-ēyū āsō*, *ē dyā lē dū*: «*ō!* *lē bēl djā!*» *ē ē s' dixpūtī lōkē lē vle ēvvač.*

lę prīsęs yō dyē: « ē y'ę ākwę mę  
sčer ęvā. » ę lęxęn ǎlę lq pęnię, ę  
tiręn ęmō lę sköd ę lę trövęn ǎkwę  
pü bęł kę l'atr. ę yō dyē: « ę y'ę  
ǎkwę lę pü djuən k'ā ęvā! »

ě lęxěn ălē lǫ pnīe pǫ lę rtırıe  
ěmō. «el ā ăkwě pü bél k' lęz-atr ! “

é dyen lē dū: „s' nō třirā Jean de l'Ours ēmō, nō nē vlā pū rā ēvwā ē dir. “ dālī é l' lēxēn ā fō.

17. lǔ n' sĕvē kmā fēr pō mōtē,  
 ēl ālē vā stō vēyə kə s' ētxādē ē pō  
 yī dyē: „s' tə mə n' tūr pə fō d'si  
 ptxū, i t' tūe<sup>106</sup>!“

stə vēyə yī dyē: „ě y'ě ī grōl-  
ūəjē<sup>107)</sup> k'ā ān-ī tā yūə. tə t' ētxväl-  
rē<sup>108)</sup> dxū, ę pčē t' pārē d'lē txīə k'  
t'ān-čex prū; ę pčē tō lē kō k'ě kr̄iərē:  
kwāk! t' yī běyərē ęn gǔlę d' txīə.  
s' te n' ān-ę p' prū pčr-ăsō, ę bī, ę  
vě r̄vənī ęvā.“

f.... icha par terre, le prit par les pieds et le tua dans son pot de chambre.

Pour l'autre, il le débarrassa encore la même chose. Elles étaient si aisées, ces pauvres princesses !

(C'était alors) Il s'agissait maintenant de remonter en haut ce trou !

Il mit la première dans le panier,  
pour la tirer en haut. et puis il sonna.

16. Quand elle a été en haut, ils dirent les deux « Oh ! la belle (gent) personne ! » Et ils se disputaient lequel la voulaient avoir.

La princesse leur dit : « Il y a encore mes soeurs en bas. » Ils laissèrent aller le panier, ils tirèrent en haut la seconde et la trouvèrent encore plus belle que l'autre. Elle leur dit : « Il y a encore la plus jeune qui est en bas ! »

Ils laissèrent aller le panier pour la retirer en haut. « Elle est encore plus belle que les autres ! »

Ils dirent les deux: « Si nous ti-  
rons Jean de l'Ours en haut, nous  
ne voulons plus rien avoir à dire. »  
Alors ils le laissèrent au fond.

17. Lui ne savait comment faire pour monter. Il alla vers cette vieille qui se chauffait et puis il lui dit : « Si tu (me ne) ne me tires pas hors de ce trou, je te tue ! »

Cette vicelle lui dit: « Il y a un gros oiseau qui est en un tel lieu. Tu t'achevaleras dessus, et puis tu prendras de la chair que tu en aies assez; et puis tous les coups qu'il criera: Couâc! tu lui donneras une bouchée de chair. Si tu n'en as pas assez par là-haut, eh! bien, il veut revenir en bas. »

<sup>105)</sup> Comparez cette forme *ējē*, littéralement: *aisées*, à la forme *ēj* (*aise*) ci-dessus § 14. — <sup>106)</sup> Influence du français; le patois dit *tXūē*. —

<sup>107)</sup> La forme *ūəjē* est ajoulate; le vâdais dit: *ōjē*. Quant à *grō-l-ūəjē* c'est

une forme analogique à *i bēl-ūsjē*. — <sup>108)</sup> Mot rare, litt. *s'achevaler, se mettre à cheval sur*. Guélat a : *ë!xvâlé* = *monter à cheval*.

18. ḑ tꝫdē k' ḑl ān-ጀvē prū pri; mē ḑ pārē k' ḑ y' ጀvē ā; ḑ n'ālē rā k'djēk ā mwātā ḑ pōe ḑ rvēñē ጀvā<sup>109)</sup>.

tꝫē ḑ fōe ā fō, ḑ dyē ā stē vēyē: „s'ā lō drīe kō<sup>110)</sup>! s' tē mō n' fē p' ālē āsō, ī t' tūe!

— ḑ bī, ḑ vō fā pār d' lē txīe pū k' vō n' ān-ጀvī; ḑ pōe ḑ y' ī pōtñā dē st' ārmērāt dē sī mū̄<sup>111)</sup>; ḑ y' ī d' lē grēx ddā. tꝫē vō n' ārē pū d' txīe, kē stē bēt dīrē: kwāk! vō s' kōprē ī mōxē d' txīe ā lē txēb ḑ ā lē tꝫex, ḑ pōe vō yī bēyōrē; ḑ pōe vō s' frāyōrē ጀvō stē grēx, ḑ vō vlē ḑtō rwārī.

ḑ n' ālē pīo p' djēk āsō k' ḑ s' fāyē djēk kōpē d' lē txīe; ḑ s' frāyē vītmā ጀvō stē grēx, ḑ pōe ḑ fōe rwārī.

19. tꝫē ḑ fōe āsō, dālī, ḑ n' sēvē kē txmī pār. ḑl ጀvē ḑdē sē kēn. dālī ḑ kmēsē d' vwāyēdzīe ḑ d' rōlē ā l'ēvētūr, sē sēvwā lēvū ḑl ālē.

ḑl ālē tō drwā txwā xū sī txētē lēvū ētī sē trā prīsēs. tꝫē ḑl lō vwāyēn, ḑl lō rkōñēxēn tō kōtā; ḑ pōe lē dūz-ātr sē sāvēn, ḑ pōe ḑ mēryē dālī lē pū bēl ḑ lē pū djūēn dē trā prīsēs.

20. ḑ fzēn dē nās, ī rpē kē y' ጀvē bouche que veux-tu, pēs que peux-tu, va chier aux quatre coins de la chambre! lē pūē rōti rītī pwā lō vlēdjō, lō kūtē xū lō dō, lē mōtēdj dō lē kūē; tꝫū vlē ā prēñē.

18. Il croyait qu'il en avait assez pris; mais il paraît qu'il y avait haut; il n'allait rien que jusqu'au milieu, et puis il revint en bas.

Quand il fut au fond, il dit à cette vieille: « C'est la dernière fois! Si tu (me ne) ne me fais pas aller là-haut, je te tue!

— Eh! bien, il vous faut prendre de la chair plus que vous n'en aviez; et puis il y a un petit pot dans cette (petite) armoire dans ce mur; il y a de la graisse dedans. Quand vous n'aurez plus de viande, que cette bête dira: Couâc! vous (se) vous couperez un morceau de chair à la jambe où à la cuisse et puis vous y donnerez; et puis vous (se) vous frotterez avec cette graisse, et vous voulez être tout (re)guéri. »

Il n'allait seulement pas jusque là-haut qu'il se fallut déjà couper de la chair; il se frotta vite avec cette graisse, et puis il fut (re)guéri.

19. Quand il fut là-haut, il ne suivait quel chemin prendre. Il avait toujours sa canne. Alors il commença de voyager et de rouler à l'aventure, sans savoir (là) où il allait.

Il alla tout droit choir sur ce château où étaient les trois princesses. Quand elles le virent, elles le reconurent tout (comptant) de suite; et puis les deux autres se sauvèrent, et puis il (maria) épousa alors la plus belle et la plus jeune des trois princesses.

20. Ils firent des noces, un repas qu'il y avait [à] bouche que veux-tu, panse que peux-tu, va chier aux quatre coins de la chambre! Les porcs rôtis couraient par le village, le couteau sur le dos, la moutarde sous la queue; qui voulait en prenait.

<sup>109)</sup> Remarquer tous ces ḑ = il: impersonnel, il: Jean de l'Ours, et il: l'oiseau. — <sup>110)</sup> Le mot kō = coup et fois. Notre patois n'a pas un correspondant au vaudois: yādzō. — On dit indifféremment: ī kō ou ḑn fwā.

— <sup>111)</sup> Voir ci-dessus § 14: ütr lō mūr.

stū k' m'ě rěkōtē sōsí ētē ã lě  
tččjēn, ěvō čn rōb d' pěpiě. lq fūø  
s'i prěñē, ě fœ qbldjīø d' sə sāvē ě  
pč d' rítē djěk lěvū ěl ā.

Celui qui m'a raconté ceci était  
à la cuisine, avec une robe de pa-  
pier. Le feu s'y prit, il fut obligé  
de se sauver et puis de courir jus-  
que (là) où il est.

Pierre Caillet, né en 1827, à Alle (Ajoie).

(à suivre)

## Die Sittenmandate im Wiler Stadtarchiv.

Von Gottfried Kessler in Wil.

Unter Mandat versteht man bekanntlich einen Regierungs-  
erlass, der polizeiliche Verf ügungen, sowie Bestimmungen und  
Verordnungen für das öffentliche Leben zur Besserung der  
Sitten enthält. Solche Mandate wurden früher an den Rat-  
häusern, Kirchentüren u. s. w. angeschlagen und durch die  
Pfarrer von den Kanzeln dem Volke vorgelesen. Am häufigsten  
waren Religions-, Sitten-, Kleider-, Bettel-, Pest-, Flur- und  
Münzmandate. Auch das Archiv in Wil (St. Gallen) weist eine  
Anzahl der verschiedensten Mandate aus der Zeit vom 16. bis  
18. Jahrhundert auf. Es sind zum Teil äbtische Erlasse, die  
für sämtliche „hochfürstlich st. gallische Lande“ Geltung hatten,  
zum Teil Mandate des Stadtrats von Wil, die sich nur auf  
speziell wilische Verhältnisse beziehen. Schon Landammann  
Sailer (gest. 1870), der Geschichtschreiber Wils, schenkte die-  
sen Mandaten, aus denen wir die Sitten und Gebräuche ver-  
gangener Zeiten kennen lernen, seine Aufmerksamkeit, indem  
er sie sichtete, zum grossen Teil registrierte und sich mit dem  
Gedanken trug, sie entweder auszugsweise als selbständige  
Arbeit zu veröffentlichen oder als „Sittenbilder“ in den zweiten  
Teil seiner „Chronik von Wil“ einzuflechten. Verschiedene  
Umstände, vor allem sein Wegzug von Wil, liessen ihn seinen  
Plan nicht zur Ausführung bringen (wie ja auch der zweite  
Teil seiner Wiler Chronik nie erschienen ist). Wir geben nun,  
unter Benützung der Sailer'schen Vorarbeiten, eine gedrängte  
Übersicht dieser Mandate, wobei wir die wichtigsten und inter-  
essantesten Stellen derselben wörtlich herausheben.

Die ältesten Erlasse sind, wie anderwärts, Religions- und Sitten-Mandate. Das erste derselben stammt aus dem Jahre 1505. Die darin enthaltenen und später zu be-